



Un film di
Marco BELLOCCHIO

Dossier didattico elaborato da
Donatella Mendolicchio

SOMMARIO

LOCANDINA

PRESENTAZIONE

I – IL FILM

- 1 – Scheda del film
- 2 – Filmografia del regista e degli interpreti principali
- 3 – Interview à Marco Bellocchio
- 4 – Intervista a Corrado Invernizzi
- 5 – Recensioni

II – IL FILM IN CLASSE

- 1 – Alcuni dialoghi
 - Manifestazione di pacifisti*
 - Dimissioni da l'Avanti!*
 - Le ambizioni di Mussolini*
 - Il clima dell'epoca : scontro al cinema*
 - Mostra futurista*
 - Io sono la moglie*
 - Questo è il tempo di essere attori*
 - Firma del Concordato*
- 2 – Alcune foto di scena
 - Il figlio segreto del Duce, copertina libro*
 - Manifestazione*
 - Tacete !*
- 3 – Il contesto storico
 - Il contesto storico, Mussolini, da socialista a fascista*
 - Gli eventi storici nel film, elenco*
 - Finanziamenti stranieri*
 - Ida cacciata in manicomio – la marcia su Roma*
 - Dai fasci di combattimento a Roma*
- 4 – Futurismo
 - Proposte di lavoro, la rivolta, di Luigi Russolo*
 - Manifesto politico futurista*
 - ZangTumbTumb di Filippo Tommaso Marinetti*
- 5 – Ida Dalser et Benito Mussolini
 - Ida Dalser et Benito Mussolini*
 - La vera storia di Ida Dalser*
 - Lettere di Ida a Benito*
 - Ma non senti di essere padre ?*

Va' là Duce, che sei un pover uomo !

6 - L'ospedale psichiatrico

Tema : follia e potere, piste di lavoro

Maria Paola di Gianna Nannini

L'ospedale psichiatrico di Mombello

7 - Che cos'è un regime ? Chi è responsabile ?

VINCERE IL FILM

CAST ARTISTICO

Ida Dalser Giovanna Mezzogiorno
Benito Mussolini Filippo Timi
Riccardo Paicher Fausto Russo Alesi
Rachele Mussolini Michela Cescon
Pietro Fedele Piergiorgio Bellocchio
Dottor Cappelletti Corrado Invernizzi
Giulio Bernardi Paolo Pierobon
Il Giudice Bruno Carriello
Adelina Francesca Picozza
La madre superiora Simona Nonili
La suora gentile Vanessa Scalera
Il tedesco Giovanna Mori
La cantante Patrizia Bettini
Scarpe rosse Silvia Ferretti
Lacrime Corinne Castelli
Benito Albino giovane Fabrizio Costella

CAST TECNICO

Fotografia Daniele Cipri
Scenario Marco Dentici
Sonoro Gaetano Carito
Musica Carlo Crivelli
Montaggio Francesca Calvelli
Prodotto da Mario Gianani
Produttore esecutivo Olivia Sleiter
Coproduttori Hengameh Panahi, Christian Baute
Una produzione Offside Rai Cinema
Coprodotto da Celluloid Dreams (Francia)
Vendite internazionali Celluloid Dreams
Distribuzione francese Ad Vitam
Durata / formats 128' / 35 mm / 1.85
Lingua : Italiano

PREMI

Selezione ufficiale per il Festival di Cannes 2009

MARCO BELLOCCHIO

FILMOGRAFIA

2009 Vincere
2006 Sorelle
Le metteur en scène de mariages (Il regista di matrimoni)
2004 Buongiorno notte
2002 Le sourire de ma mère (Il sorriso di mia madre)
1999 La Nourrice (La balia)
1996 Il Principe di Homburg
1994 Le rêve du papillon (Il sogno della farfalla)
1990 Autour du désir (La condanna)
1988 La sorcière (La visione del Sabba)
1986 Le Diable au corps (Diavolo in corpo)
1984 Le roi fou (Enrico IV)
1982 Les Yeux, la bouche (Gli occhi, la bocca)
1980 Le saut dans le vide
1980 Vacation in Val Trebbia (docu-fiction)
1977 La mouette (Salto nel Vuoto)
1976 La Marche Triomphale (Marcia trionfale)
1974 Matti da slegare
réalisé avec Silvano Agosti, Sandro Petraglia et Stefano Rulli
1972 Viol en première page (Sbatti il mostro in prima pagina)
1971 Au nom du père (Nel nome del padre)
1969 Viva il primo maggio rosso
Paola Paola
1967 La contestation (Discutiamo, discutiamo)
Évangile 70 (Amore e rabbia)
La Chine est proche (La Cina é vicina)
1965 Les poings dans les poches (I pugni in tasca)

GIOVANNA MEZZOGIORNO

FILMOGRAFIA

2009 Vincere de Marco Bellocchio
2008 Sono Viva de Dino Gentili
Rendez-vous à Palerme (Palermo Shooting)de Wim Wenders
L'Amore non basta de Stefano Chiantini
2007 Les Murs porteurs de Cyril Gelblat

L'amour au temps du Choléra (Love in the Time of Colera)
de Gabriel García Márquez.
Notturmo Bus de Davide Marengo
Lezioni Di Volo de Francesca Archibugi
2006 Ad Project d'Eros Puglielli
2005 La Bête dans le Cœur (La Bestia nel Cuore)
de Cristina Comencini
2004 Au secours j'ai trente ans de Marie-Anne Chazel
Stai con me de Livia Giampalmo
L'Amore Ritorna de Sergio Rubini
2003 La Fenêtre d'en Face (La Finestra di Fronte)de Ferzan Ozpetek
2002 Il Più Crudele dei Giorni de Ferdinando Vicentini Orgnani
2001 Malefemmine de Fabio Conversi
Nobel de Fabio Carpi
Tutta la Conoscenza del Mondo d'Eros Puglielli
Juste un Baiser (L'ultimo Bacio)de Gabriele Muccino
1999 Asini d'Antonio Luigi Grimaldi
Un Uomo Perbene de Maurizio Zaccaro
1998 Del Perduto Amore de Michele Placido
1997 Le Voyage de la Mariée (Il Viaggio della Sposa)de Sergio Rubini

FILIPPO TIMI

FILMOGRAFIA

2009 Vincere de Marco Bellocchio
2008 Como Dio Comanda de Gabriele Salvatores
Signorina Effe de Wilma Labate
2007 Saturno Contro de Ferzan Ozpetek
In Memoria di me de Saverio Costanzo
2006 Homo Homini Lupus (court-métrage)de Matteo Rovere
Onde de Francesco Fei
2005 Trance de Teresa Villaverde
2004 Marlene de Sousa de Tonino De Bernardi
2002 La Strada nel Bosco de Tonino De Bernardi
2001 Fare la Vita de Tonino de Bernardi
500 de G. Robbiano, L. Vignolo & M. Zingirian
2000 Rosatigre de Tonino De Bernardi
Aprimi Il Cuore de Giada Colagrande
1999 Appassionata de Tonino De Bernardi
In Principio erano le Mutande d'Anna Negri

MARCO BELLOCCHIO À PROPOS DE VINCERE

Comment avez-vous eu connaissance de l'existence d'Ida Dalser ?

Je n'avais jamais entendu parler de cette histoire. Je l'ai découverte il y a quelques années en regardant un documentaire à la télévision : *Il segreto di Mussolini* de Fabrizio Laurenti et Gianfranco Norelli. J'ai trouvé qu'Ida Dalser – qui a eu avec Mussolini un enfant d'abord reconnu, puis renié par lui – était une femme extraordinaire. Elle cria sa vérité jusqu'au bout, bien que le régime chercha à en détruire toute trace. La femme et le fils secret de Mussolini étaient un scandale à cacher, au point que leur existence, non seulement physique, devait être effacée. Tous deux furent enfermés dans un asile d'aliénés où ils moururent.

Et, encore aujourd'hui, si on se rend dans la région natale d'Ida Dalser, c'est-à-dire dans le Trentin-Haut-Adige, on est surpris de voir combien la mémoire collective a gardé un souvenir très net de cette tragédie oubliée par l'histoire officielle qui a pourtant fait l'objet de deux livres – *La moglie di Mussolini* de Marco Zeni et *Il figlio segreto del Duce* d'Alfredo Pieroni – riches en documents et en témoignages. Ainsi, les très nombreuses lettres qu'Ida Dalser écrivait aux plus hautes autorités, y compris au Pape (et bien entendu à Mussolini lui-même), dans lesquelles elle les supplie de reconnaître son statut d'épouse légitime de Mussolini et de mère de son premier enfant. On y trouve également des réponses du Duce.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce sujet : la confrontation avec l'Histoire ou bien l'histoire même de ces personnages ?

Relever et dénoncer les infamies du régime fasciste ne m'intéressait pas. J'ai été profondément touché par cette femme et par son refus absolu de tout compromis. Au fond, elle aurait pu accepter de retourner dans l'ombre, peut-être même en aurait-elle été largement bénéficiaire, comme ce fut le cas de beaucoup d'autres maîtresses de Mussolini, et comme ce fut toujours le cas pour toutes les maîtresses des puissants de ce monde. Elle, non. Elle voulait revendiquer sa propre identité. Elle ne pouvait pas accepter la trahison de cet homme. Un homme qu'elle a, comme elle l'écrit dans ses lettres, aimé d'une manière absolue et à qui elle a tout donné, y compris son patrimoine. Mais Mussolini, une fois devenu Duce, devait se défaire de cet ancien amour – notamment parce que le régime ne pouvait absolument pas compromettre les relations qu'il entretenait avec l'Église et qui devaient aboutir à la signature des accords du Latran en 1929. Au point que le Pape qualifiera plus tard Mussolini «d'homme de la Providence» ! La mère devait disparaître avec l'acte de mariage, et le fils, avec l'acte de naissance, sur lequel le nom de famille sera par la suite modifié. Ils ne devaient donc plus exister.

Comment percevez-vous Ida Dalsler ?

Elle ne pouvait pas choisir la médiocrité, car au fond elle partageait les idées politiques de Mussolini à ses débuts, une certaine dimension héroïque, interventionniste, anti-collectiviste, individualiste, futuriste. Elle tombe éperdument amoureuse de ce jeune homme quand celui-ci n'est encore personne. Elle l'aime quand personne ne l'aime. Elle le défend quand il est sans le sou, attaqué et insulté...

Puis, la situation va s'inverser : quand tout le monde aime le Duce, elle reste seule et tous vont se retourner contre elle. Mue par cet amour irresponsable, incapable de reconnaître les rapports de force, elle se met à dos toute l'Italie qui, en pleine mutation fasciste, va se regrouper autour de Mussolini.

Le comportement d'Ida Dalsler, son courage de tenir tête au Duce, de ne jamais fléchir, rebelle jusqu'à la fin, me fait penser à certaines héroïnes de tragédie grecque – Antigone surtout, et bien d'autres encore –, mais aussi à des héroïnes de notre répertoire lyrique comme Aïda, par exemple. Et en cela, le film est également un mélodrame qui raconte l'invincibilité d'une petite femme italienne qu'aucun pouvoir ne fera fléchir. D'une certaine façon, c'est elle qui gagne.

Dans quelle mesure représentait-elle un danger pour Mussolini ?

À partir d'une certaine date, elle ne reverra plus Mussolini, si ce n'est au cinéma, dans les journaux d'actualités cinématographiques, où elle demeurera stupéfaite face à l'image de cet homme devenu si grand à l'écran, tel un acteur, ou une star. Et nous assistons, à travers son regard, à la transformation de cet homme. À partir du moment où Mussolini franchit « le seuil médiatique », il devient différent, y compris pour elle : de Mussolini, il devient Duce. Sans en être consciente, elle assiste à un changement irréversible en politique.

C'est Mussolini qui crée le premier un régime basé sur l'image. Avec lui, la politique entre dans le monde de l'image et de l'imaginaire. C'est un point de non retour dans l'Histoire. Aujourd'hui, certains de ses comportements nous semblent ridicules, voire clownesques, mais l'élaboration de ce style lui a permis de conquérir les masses. Son image ne pouvait donc pas être écornée. Et c'est cet homme-là – l'homme médiatique – qui va persécuter Ida Dalsler parce qu'elle aurait pu le dénoncer, faire un scandale en public et devenir objectivement un danger pour son image.

Vous avez utilisé beaucoup d'images d'archives. Est-ce pour donner plus de vérité au film ou bien pour des raisons stylistiques ?

Sans aucun doute, pour des raisons stylistiques, mais aussi pour des raisons liées à la production car on ne pouvait pas tout reconstruire. Il fallait que les images

d'archives se fondent avec les images du film et en faire un style. Il fallait passer de l'image du jeune Mussolini, interprété par un acteur, aux vraies images du dictateur pour ressentir ainsi le temps de l'histoire. À partir de l'année 1922, l'acteur disparaît, et seul demeure à l'écran le vrai Mussolini.

Extrait du dossier de presse de AdVitam, distributeur français du film

www.advitamdistribution.com

INTERVISTA A CORRADO INVERNIZZI

- 1) *Vincere* affronta il tema del fascismo attraverso una vicenda particolare del Duce, ti sembra importante oggi in Italia, ma anche nel mondo, fare un film sul Fascismo ?

Non so se *Vincere* sia un film sul periodo storico del F., credo che sia un film su un certo modo di essere, di comportarsi che nasce da un atteggiamento di negazione dell'altro. È un modo di essere che tocca generalmente gli individui ma che può diventare anche espressione di uno Stato. Il modo di procedere di un individuo per risolvere i conflitti può poi anche diventare il modo di procedere di uno stato. Almeno così l'ho visto io.

Quel che il film vuol mettere in luce è come Mussolini sia profondamente fascista dentro. Ida Dalser vi si oppone contro ogni forma di ragionevolezza ma quando questo modo di fare è adottato da uno Stato, reagire diventa impossibile e se uno vuol mantenere la propria libertà si autocondanna a morte. In questo senso fare un film sul Fascismo, sulla natura più profonda del Fascismo è sempre importante perché mette in guardia dalla radice del problema. Spesso quando pensiamo al Fascismo ci consoliamo pensando che non tornerà. Certamente « quel » Fascismo non tornerà ma la modalità del fascismo, la negazione dell'altro, è sempre in agguato. Bertinotti ha definito « Vincere » il film più antifascista mai girato. Credo che si riferisse proprio a questo.

- 2) Nel film si approfondisce la psicologia del personaggio e mi sembra, si mette in evidenza il suo opportunismo spietato, la ricerca del potere per il potere, che gli permette e lo autorizza ad annientare tutto e tutti sul suo cammino ; ma, anche se il film non procede con la linearità del documentario storico, ovviamente, mi sembra indubbio che sullo sfondo la storia si appoggia su quella del '900, e sull'ascesa di Mussolini al potere. Quindi inevitabilmente il Fascismo è presente come sfondo, e forse anche come metodo. Infatti i giornalisti che hanno portato avanti le inchieste si chiedono proprio se l'annientamento di Ida Dalser sia il frutto della volontà e dell'iniziativa di BM o se non sia stata tutta la macchina burocratica che si è messa in moto per proteggerlo.

Attraverso questo film però non mi sembra che si possa avere uno spaccato di storia specificatamente italiana... Il funzionamento di una Spagna franchista o di un Cile di Pinochet non debbono essere stati molto diversi. Credo che la forza di questo film sia giustamente quella di mettere in relazione un sistema politico a quelle che sono le scelte e i comportamenti di vita quotidiani di chi lo dirige. Le immagini d'archivio stanno poi lì a testimoniare e a ricordarci che il delirio di quest'uomo è purtroppo qualcosa di terribilmente vero e documentato. Il quotidiano quindi assurge a metafora, a simbolo di un modo di comportarsi che trascende il momento storico. Detto questo credo che sia innegabile che il '900 abbia espresso a più riprese figure

di questo tipo un po' dappertutto. Questo tipo di umanità che nega l'altro è particolarmente figlia di questo secolo. In questo è un film storico. Altrimenti non si spiega l'emozione che il film ha suscitato un po' ovunque nel mondo. Paradossalmente poi è proprio l'Italia che ha prodotto questa storia che la accoglie in modo un po'...recalcitrante.

3) Sì infatti volevo proprio chiederti com'è stato accolto il film in Italia da una parte, e come puoi spiegare le riserve incontrate e invece com'è stato accolto all'estero.

Io non ho letto tutte le critiche che sono uscite in Italia. È innegabile però che il film in Italia sia stato accolto dalla critica in modo un po' tiepido. La cosa più bizzarra è successa quando gli stessi giornalisti che avevano scritto in un primo tempo critiche negative, si sono precipitati il giorno dopo l'uscita del film a Cannes a riscrivere correggendo il tiro delle proprie affermazioni... Questo mi sembra essere indicativo di un certo servilismo della stampa italiana.

4) Servilismo nei confronti di chi ?

Ma, dell'opinione pubblica. Soprattutto di quella straniera (americana, francese, inglese e spagnola) che decantava da subito le lodi del film.

In Francia c'è stata unanimità nel dichiarare il film un capolavoro assoluto. Persino un'emissione feroce come *Le masque et la plume*, dopo aver fatto un sondaggio tra il pubblico sui migliori film dell'anno, ha messo *Vincere* al primo posto tra i film stranieri.

Fra venticinque giorni il film uscirà negli Stati Uniti. È generalmente molto difficile che un film esca negli USA. Anche lì ha ricevuto critiche molto belle.

Perché questa accoglienza italiana tiepida ? Si possono fare delle ipotesi. Ho sentito recentemente un curioso aneddoto su *Una giornata particolare* di Ettore Scola. Rossellini faceva parte della giuria del Festival di Cannes quando c'era in competizione il film di Scola e apparentemente quando il film non ricevette nessun premio disse a Scola qualcosa del tipo: « Quando si fa un film sul Fascismo ha vita difficile... ». Era un'intuizione realistica di Rossellini... Il problema dell'Italia è che non c'è stata una vera rimessa in discussione come quella che c'è stata in Germania dopo la guerra. Non c'è stato un riesame assoluto e radicale del regime. Noi siamo un po' cresciuti quindi con l'idea che il Fascismo era una dittatura all'acqua di rose, e questo è figlio di un riesame parziale della Storia. C'è un fatto storico interessantissimo : noi sappiamo tutto su quello che hanno fatto a Benito Albino, la sua cartella clinica è totalmente disponibile. A distanza di 70 anni dalla fine del Fascismo, invece la cartella clinica di Ida Dalser è ancora inaccessibile. C'è ancora oggi una copertura su certe azioni del fascismo, inspiegabile in un paese democratico e quindi è possibile che comunque

l'Italia non abbia voglia di confrontarsi con quel periodo della sua Storia. Questo può essere un motivo.

5) Senti a proposito dell'ospedale psichiatrico : tu interpreti uno psichiatra del manicomio di San Clemente a Venezia, ma il tuo personaggio non corrisponde a quello che ha firmato l'internamento di Ida Dalser ; che cosa ha ispirato la tua figura ?

Il dottor Cappelletti è un personaggio storico, non un'invenzione di Bellocchio. È esistito, ho sentito dire che esisterebbe addirittura una corrispondenza tra questo psichiatra e Ida Dalser. Cappelletti non era d'accordo con gli altri psichiatri, infatti Ida Dalser è stata rapita per essere riportata al manicomio di Pergine, ma sarà proprio al San Clemente che Ida Dalser chiederà di tornare. Questi sono fatti storici.

Il fatto è che Cappelletti non è un eroe. Ma nella sua riflessione Cappelletti, e quindi Bellocchio, si chiede proprio se quando si hanno le spalle al muro sia il caso di fare l'eroe. Qui siamo di fronte ad un momento in cui gridare e dire la verità non porta da nessuna parte. La macchina del potere è talmente ben oliata che non lascia spazio. Quindi Cappelletti esprime una possibile alternativa attraverso la finzione. La finzione, che è quanto c'è di meno nobile, in certi casi può servire a sopravvivere o addirittura a salvarsi. E lui vede in Ida Dalser una persona cui vale la pena fare questo discorso. Non è da poco. Le chiede anche di capire l'importanza di quanto le sta dicendo, il che è una grande prova di fiducia.

Questo personaggio doveva avere una certa autorevolezza, ma anche portare una vena di giocosità, e di umanità. Ecco, coniugare questi due elementi significava giocare su un filo. O cadi in un personaggio troppo umano e rischi di perdere autorevolezza o altrimenti diventi troppo duro e serio e perdi quella compassione necessaria. Era molto facile scivolare in una di queste due « trappole ». C'è quindi stato un grande lavoro per mantenere l'equilibrio.

6) Alla luce di questo allora possiamo spiegare l'entrata in scena del tuo personaggio.

Beh, questa entrata è stata inventata da Bellocchio per me. Sapeva che io canto. Poi lui ha una passione speciale per la lirica e quindi ha creato questa scena di tutto punto.

7) È vero però che la musica lirica è una costante nel cinema di Bellocchio, e allora questa scena che cosa porta alla vicenda e in particolare la scelta di un'aria tratta da *Rigoletto* ?

Bellocchio ha immaginato che quest'uomo fosse uno che prendeva i suoi malati per portarli a vedere l'opera alla Fenice... e quindi li vediamo tornare cantando. Questo già

dice tutto sul personaggio e sulla sua partecipazione commovente alla malattia o alla diversità dei suoi pazienti. La scelta del pezzo in sé : *zitti zitti*, ha sicuramente attinenza con la situazione.

C'è un'altra scena che non era stata assolutamente prevista e che poi è stata però tagliata in cui io canto *Vesti la giubba* da *I Pagliacci* di Leoncavallo. Si sente ora nel film solo la mia voce che canta in sottofondo. Questa scelta era veramente attinente alla storia del film. Infatti è il momento in cui Canio, proprio prima di entrare in scena e fare la sua pagliacciata in cui deve recitare il ruolo del geloso, scopre di essere stato tradito da sua moglie; questa volta non farà il geloso, ma sarà veramente geloso e sfrutterà la finzione per scoprire la verità: vuole sapere con chi lei lo ha tradito... E alla fine ammazzerà la sua compagna su scena. O nella vita... I due ambiti si confondono totalmente a quel punto... E prima di entrare in scena canta appunto « Recitar mentre preso dal delirio non so più quel dico e quel che faccio. Eppure è d'uopo, sforzati! Sei tu forse un uomo ? Tu sei pagliaccio! ». In questo senso sarebbe stata una sorta di anticipazione del discorso che Cappelletti avrebbe fatto a Ida poco dopo in cui dice che a volte bisogna recitare per vivere, per sopravvivere o, come nel caso di Canio, per arrivare persino a scoprire la verità. Recitare come arte della necessità...

8) Ma in qualche modo anche se l'intervento dello psichiatra non occupa a lungo la scena ho l'impressione che sia un personaggio chiave di una lettura metaforica di quel periodo, perché in fondo tutta quella fu un'immensa pagliacciata.

Ecco perché all'inizio dicevo che è un film che parla della negazione dell'altro e della resistenza possibile a questa negazione dell'altro, in questo senso lo psichiatra diventa un personaggio fondamentale.

8) Tu continui a lavorare sia in Italia sia in Francia. Che cosa pensi dell'evoluzione del cinema italiano sia in Italia sia all'estero ?

Oggi l'Italia ha registi come Giordana, Moretti, Sorrentino, Bellocchio, Garrone che sono stimati e apprezzati in tutto il mondo. Ho potuto verificare come anche negli Stati Uniti questa stima sia viva e concreta. Non è un fatto da sottovalutare. È molto importante vedere qual è l'opinione all'estero del proprio cinema. Se ne traggono spesso immagini e idee assai differenti da quelle con cui conviviamo in « patria »... In Italia cinema se ne fa poco, ma abbiamo la fortuna di avere un manipolo di grandi registi. Purtroppo trovare i soldi per fare un film è estremamente difficile in Italia anche se ti chiami Bellocchio. Noi abbiamo registi come Scola, Monicelli, Bertolucci che non trovano i soldi per realizzare i loro film. Ci vuole una grande energia per fare cinema in Italia.

9) Ma in Italia si producono comunque dei film, che però non arrivano all'estero.

C'è una potenza del cinema americano indubbia, certo, ma l'America investe nel cinema, la Francia investe. L'Italia fa secondo me un grosso errore, dovrebbe investire sul cinema, e non lo fa. L'Italia non ha una politica che punta sul cinema. L'America ha sia i talenti, sia gli investimenti. L'Italia investiva enormemente sul cinema, ai tempi dei Fellini e degli Antonioni c'era gente che investiva sui film senza avere necessariamente la garanzia del successo, da un po' di tempo non è più così. Attenzione, l'inversione di tendenza è avvenuta ben prima di Berlusconi, già negli anni '70. Da allora l'Italia non crede più nel suo cinema. Per mancanza di investimenti negli anni '80 il cinema italiano è arrivato così in basso che non era più esportabile. Si può fare un film d'autore con pochi mezzi, ma in genere per curare la fotografia, la scenografia ecc, ci vogliono veramente molti soldi, e oggi l'Italia non li investe nel suo cinema.

Intervista raccolta da Donatella Mendolicchio,
rivista e autorizzata da Corrado Invernizzi.

Marco Bellocchio: "Vincere è un melodramma futurista"

"E' un melodramma futurista", così **Marco Bellocchio** ha definito il suo film "**Vincere**" durante la conferenza stampa avvenuta a Cannes. Il regista piacentino ha spiegato così questa sua definizione: *"Questo film affonda le sue radici proprio nel melodramma, mentre la sua caratteristica futuristica si esprime in un montaggio d'attacco e molto veloce. Non dimentichiamoci che questo movimento è stato soprattutto un'espressione figurativa e non musicale o letteraria"*.

Alle domande dei giornalisti sulla struttura del film **Marco Bellocchio** ha risposto dicendo che *"ciò che racconto in Vincere è tutto vero in tutto le sue scene, e dove abbiamo inventato lo abbiamo fatto sempre partendo da dati reali"*. Sull'utilizzo dell'immagini d'archivio dell'Istituto Luce, **Marco Bellocchio** ha dichiarato che *"è stato un bel lavoro quello che abbiamo fatto con la montatrice Francesca Calvelli, perchè siamo riusciti a creare un corpo unico dove non ci fosse il documentario a spiegare gli eventi, ma la narrazione stessa"*.

"Ho dovuto rendere umano un personaggio storico", ha dichiarato **Filippo Timi**, protagonista del film nella parte di Benito Mussolini, *"Per me che sono un buono è stato difficilissimo calarmi in questi panni ed è stato altrettanto difficile uscirne, perchè mi sono portato anche nella vita di tutti i giorni la schizofrenia del mio personaggio. Ho interpretato il primo Mussolini, quello che prevedeva, che voleva, che aveva solo un obiettivo, quello di raggiungere il potere massimo"*. Sulla scelta di **Filippo Timi** per l'impegnativo ruolo del Duce, **Marco Bellocchio** ha così "legittimizzato" questa scelta: *"Filippo era l'attore che più si avvicinava fisicamente al primo Mussolini e durante il provino ha mostrato quella autorevolezza e violenza che volevo per il mio personaggio. Un personaggio non assetato di sangue, ma che si serve spietatamente di tutti per raggiungere il suo scopo, che è quello di diventare il Duce"*.

Giovanna Mezzogiorno ha anch'essa parlato del suo ruolo nel film *"La maggior difficoltà è stata quella di non rendere Ida Dalser una donna pazza ed isterica. Il mio può essere letto come un personaggio moderno, quasi una femminista, una donna che ha sacrificato la propria vita per un uomo, una donna determinata ma non calcolatrice e spesso ingenua. Per raggiungere il suo scopo non riesce a guardarsi intorno buttandosi in un disastro totale. La mia priorità, come quella di Marco, era di mostrare la sindrome dell'abbandono. Comunque non c'è stato un minuto del film in cui non abbia sudato e che non sia stato particolarmente complesso"*. L'attrice ha, poi, risposto alle critiche, sul mancato "invecchiamento" del suo personaggio: *"Abbiamo costruito questo ruolo così, perchè molte volte nel cinema lo spettatore è più preso dall'inganno del trucco che non dalla realtà della storia"*.

<http://www.cinemaitaliano.info/news/03292/marco-bellocchio-vincere-e-un-melodramma.html>
19/05/2009, 18:29

Il regista racconta il copione centrato sulla figura di Ida Dalser. La scelta del titolo: «Vincere»

Bellocchio, il Duce e il film sulla «moglie ribelle»

«Vincere»

Il regista: un film sulla moglie segreta l' unica che al Duce si ribellò davvero

ROMA – «Il film si intitola Vincere. Come la parola d' ordine del protagonista, il Duce. E come la volontà invincibile della protagonista, Ida Dalser, l' amante e forse moglie di Mussolini, che gli diede il primo figlio maschio, Benito Albino, destinato come lei a morire in manicomio». Dopo Buongiorno notte, Marco Bellocchio torna a fare un film sulla storia politica del ' 900. Stavolta affronta la figura del Duce. Respingendone entrambe le immagini stereotipate: quella postresistenziale dell' alieno che grazie a una cricca di criminali governa un paese a lui estraneo; e quella in via di costruzione di un padre di famiglia che con bonomia e sagacia salva l' Italia dal comunismo fino all' errore dell' alleanza con Hitler. «Il Duce è un "essere per la morte", un calcolatore cinico disposto a passare sui cadaveri. Il Mussolini del mio film ricorda l' Alessandro dei Pugnì in tasca, che si "realizza" uccidendo madre e fratello. Ciò non toglie che il Mussolini storico ebbe un consenso straordinario – dice Bellocchio –. E la gran parte dell' Italia si specchiò in lui. Maestri, impiegati, piccolo borghesi si riconobbero nel Duce e lo adorarono; e lui fu di volta in volta uno di loro, maestro, poeta, soldato, contadino, padre affettuoso, marito, amante». «Quando volle fare di sé un Cesare o un Alessandro Magno cominciò la sua fine. Ma fino ad allora la grande maggioranza degli italiani sono stati fascisti; per questo, quando il fascismo cadde, lasciò dietro di sé un popolo sfiduciato, qualunquista, rassegnato a non credere in nulla. Un po' com' è accaduto ai postcomunisti dopo il crollo del marxismo. Ovviamente ci furono eroi che al fascismo si opposero. E anche la donna del mio film ebbe il coraggio di tenergli testa. Al Duce, che l' aveva amata e abbandonata, Ida Dalser non si piegò mai. Fu ribelle sino alla fine. Quasi un' Antigone, un' eroina da tragedia greca». «Il film comincia con un episodio riportato da Paolo Monelli nel suo Mussolini piccoloborghese, ripreso dall' autobiografia della Balabanof. Siamo nel 1909, a Trento. Nella realtà storica, l' episodio accadde in Svizzera, ma il significato è lo stesso: l' immaginazione deve riconoscersi anche in un film storico un margine di infedeltà. La Dalser si affaccia in una sala dove si combatte uno di quei duelli verbali all' epoca molto diffusi tra un prete e un socialista ateo. C' è il giovane Mussolini che da istrione qual è chiede agli spettatori un orologio da taschino, lo poggia sul tavolo e proclama: "Se Dio entro cinque minuti non mi avrà fulminato, avremo la prova che non esiste"». Più avanti c' è anche il duello, stavolta non metaforico, con Claudio Treves, «con il Duce che pur ferito si ferma a verificare che gli arbitri scrivano fedelmente il verbale del combattimento e del suo comportamento coraggioso, per poi pubblicarlo sul Popolo d' Italia». «Il giovane Mussolini esce dal film quando parte per la guerra. Ida ha venduto il suo salone di bellezza per aiutarlo a fondare Il Popolo d' Italia, è rimasta incinta, forse Benito l' ha pure sposata. Il giorno prima di partire per il fronte, lui la porta al cinema. Al cinegiornale

scorrono le immagini della guerra, il pianista suona l' inno di Garibaldi, i nazionalisti cominciano a cantarlo – "Si scopron le tombe, si levano i morti..." –, Benito si unisce al coro. I socialisti reagiscono, scoppia una rissa che mi piace pensare con i colori della "Rissa in galleria" di Boccioni, e Ida si lancia in sua difesa nonostante sia al settimo mese di gravidanza: è una donna fatta così, di una dedizione assoluta al suo eroe». Lo rivedrà solo al cinema, in un altro cinegiornale, nel 1922, mentre sale al Quirinale in camicia nera. «Ho in mente una continua contaminazione della finzione con il repertorio, che ho già sperimentato nel film su Moro». Là, i funerali del presidente della Dc senza sonoro, con la musica dei Pink Floyd. Nella seconda parte di Vincere, Mussolini sarà quello dei cinegiornali Luce, e Ida andrà continuamente al cinema per averne notizie: nella vita non lo vedrà più. «Ma per tutta la vita continuerà a rivendicare la propria storia di essere stata la moglie e di essere la madre del primogenito del Duce. Che ormai è avviato verso la conciliazione con la Chiesa e di quell' antico amore si deve disfare. Madre e figlio devono sparire. E spariranno i documenti del matrimonio e della nascita del figlio, a cui verrà cambiato il nome più volte. Non dovranno più esistere. Così nel 1926 Ida viene arrestata e rinchiusa nel manicomio di Pergine, vicino a Trento; poi in quello di San Clemente, su un' isola di fronte a Venezia». Una vicenda terribile di elettrochoc, malaroterapia – «si iniettava la malaria con il pensiero che le febbri alte avrebbero provocato una reazione salutare per la mente del malato» –, fughe, arresti, ricerche del figlio che nel frattempo il regime ha mandato in Cina, per poi rinchiedere anche lui in manicomio. E un' ultima fuga di Ida, riuscita, vittoriosa, a dimostrazione di questa sua invincibilità, nonostante fosse rinchiusa e controllata giorno e notte. Ida muore nel 1937, Benito Albino nel 1942. Il film si chiude con la Liberazione e la campagna elettorale per il referendum sulla monarchia: l' ultima scena è ancora ambientata in un cinema, dove si rifugiano i manifestanti di un corteo repubblicano dispersi dalla polizia, l' Italia della Resistenza che ha sconfitto il fascismo; ma non voglio rivelare il finale». Il progetto è finanziato da Raicinema, e le riprese dovrebbero cominciare alla fine dell' anno, per essere nella sale nel 2008. Sull' attrice che farà Ida, e che dovrà essere «di una bravura mostruosa», è ancora buio. Sarà un film politico, spiega Bellocchio. E uno degli spunti è la crisi del partito socialista, «che comincia proprio nel 1915, con la svolta interventista di Mussolini. Questa è una riflessione maturata anche da conversazioni con mio fratello Piergiorgio, che mi ha mostrato un' intervista in cui Treves prevedeva, dopo il delitto Matteotti, che passata l' estate e finite le vacanze il fascismo sarebbe caduto da sé. I socialisti sottovalutano il Duce, non comprendono che non ha soltanto l' appoggio degli industriali, degli agrari, della piccola borghesia, della Chiesa, ma che tanta gioventù si riconosce in lui, vede in lui l' uomo nuovo della politica, capace di spazzare via la vecchia classe liberale e anche socialista. Poi, dopo la Liberazione, il Psi subisce l' egemonia comunista. Sotto questo profilo, il disegno di Craxi di mettere in discussione il primato del Pci e restituire al proprio partito peso elettorale e libertà d' azione, per quanto perseguito con metodi inaccettabili, era politicamente lungimirante». «Oggi mi manca, e credo manchi all' Italia, un partito socialista veramente laico – dice Bellocchio –. Non capisco il cupio dissolvi della sinistra, l' ansia di annullamento di sé che spinge i Ds a unirsi ai cattolici ruiniari

come la Binetti e lo stesso Rutelli nel partito democratico, che si dovrebbe collocare fuori dall' Internazionale socialista. Stimo Veltroni, è un amico, ma non ne comprendo il progetto. Viene in mente un detto antico, "chi di spada ferisce di spada perisce": come se, dopo aver consegnato il Psi ai giudici, la sinistra erede del Pci scegliesse il suicidio (come espiazione?). E neanche mi convince il "casinismo" di Pannella, che certo non ha giovato alla Rosa nel pugno. Quanto ai neo o veterocomunisti, quelli che con un aggettivo geniale Guareschi definiva trinariciuti, non mi sembra che abbiano le idee molto chiare, o che ne abbiano di nuove. Bertinotti mi pare imbavagliato nel suo ruolo istituzionale, e il suo partito molto sulla difensiva. Sono un moralista (lo sono ancora troppo, e questo è un limite), ma non credo che il moralismo e l' antiberlusconismo possano esaurire la politica: non mi fanno ridere le vignette di Vauro. Così come non mi hanno mai interessato i girotondi, che hanno lasciato poco o nulla dietro di sé. Sono letteralmente scomparsi, e sembravano la grande invenzione della politica. E' rimasto invece il loro leader carismatico, Nanni Moretti: geniale inventore, e amministratore, della propria immagine». (Aldo Cazzullo)

<http://www.asianworld.it/forum/index.php?showtopic=4843>

IL FILM IN CLASSE

DIALOGHI DAL FILM

SCENA 1 : MANIFESTAZIONE DI PACIFISTI

MANIFESTANTE DONNA

Evviva il Socialismo!

MANIFESTANTI

Evviva il Socialismo!

MANIFESTANTE DONNA

Evviva il Socialismo!

MANIFESTANTI

Evviva il Socialismo!

MUSSOLINI

Non dovete più credere alle frottole dei preti e del Vaticano. E' la giustizia sulla terra che noi vogliamo, qui, ora, ci spetta! Ma non ci può essere vittoria senza l'azione, senza la ribellione, senza la violenza.

UOMO 1

Arrivan arrivan!

UOMO 2

Fuori! Pija i cavai! Scappa!

UOMO 1

To mo! 'Ndemo da sta parte!

MUSSOLINI

Aiutami.

No alla guerra tra i popoli! Viva la Repubblica, viva il Socialismo!

MANIFESTANTI:

Viva il Socialismo!

MUSSOLINI:

I governi dei padroni stanno preparando la guerra. Noi vogliamo la pace e la giustizia.

MANIFESTANTI:

Pace e giustizia!

MUSSOLINI:

Evviva il Socialismo!

MANIFESTANTI:

Viva il Socialismo!

MUSSOLINI:

Vittorio Emanuele, figlio di un assassino!

MANIFESTANTI:

Abbasso il re!

MUSSOLINI:

Figlio di parassiti!

MANIFESTANTI:

Abbasso il re!

MUSSOLINI:

Con le budella dell'ultimo Papa, noi strangoleremo l'ultimo Re!

MANIFESTANTI:

Viva la Repubblica! Abbasso il re!

MUSSOLINI:

Bastardi! Venduti! Evviva il Socialismo!

MANIFESTANTI:

Abbasso il Re! Parassiti! Ladro!

MANIFESTANTE:

Lasciatelo! Bastardi, infami! Fermatelo! Lasciatelo!

MUSSOLINI:

Lasciatemi! Lasciatemi!!!

SCENA 2 : DIMISSIONI DA L'AVANTI!

MUSSOLINI

02:00:09:04

Il rivoluzionario deve sentire il vento che cambia. Intervenire sul cambiamento, non chiudersi in casa e abbassare la testa! Ho cambiato idea senza nessuna crisi di coscienza, e ho chiamato questa nuova idea "NEUTRALITA' ATTIVA", perchè sono convinto che questa idea di agire e sia necessario di combattere....Produrrà alla fine una rivoluzione nazionale....

UOMO ALL'ASSEMBLEA

Vattene rinnegato!

MUSSOLINI

... e la corona insanguinata di Vittorio Emanuele, il nano, il parassita, rotolerà nella polvere...

SECRETARIA:

Scusi, lei dove va? Non può entrare.

MUSSOLINI

... E sorgerà un altro albero della libertà...

UOMO 1:

Ti sei venduto ai Francesi questa è la verità!

UOMO 2:

Quanti milioni ti hanno dato?

UOMO 3:

Devi stare zitto!

UOMO 4:

Ladro!

FOLLA ASSEMBLEA:

(Urla indistinte)...Shhh!

MUSSOLINI:

...E quando arriverà quel giorno, che lo vogliate o no, io sarò ancora al vostro fianco! Nonostante tutti i vostri insulti perchè un rivoluzionario va dritto alla meta, costi quel che costi!

UOMO 2:

Restituisci la tessera! Sei indegno di restare nel partito dei lavoratori!

FOLLA ASSEMBLEA

Te ne devi andare via! (*Urla indistinte*)

MUSSOLINI:

Questa non è un'assemblea, è un'esecuzione capitale!

UOMO 3:

Metti giù quella seggiola!!!

UOMO 1:

Il Partito ha scelto la neutralità assoluta. Il Partito é il Popolo e tu lo hai tradito!

FOLLA ASSEMBLEA

La neutralità è dei castrati! Ma che dici! Sei tu il castrato! Ma smettila!

UOMO 1:

Calma! Ascoltatevi! E ascoltami anche tu, Benito! Il proletariato, questa guerra non la vuole fare. Non vuole farsi accoppiare per la borghesia. La guerra é un suicidio per il proletariato.

UOMO ALL'ASSEMBLEA:

Ben detto!

UOMO 1:

E' dalla pace che ci viene il pane!

MUSSOLINI:

Questa guerra ucciderà la guerra.

FOLLA ASSEMBLEA

Opportunista! (*urla indistinte*) Servo della borghesia! (*fc*) (*urla indistinte*)

UOMO 1:

Calma! Silenzio!

UOMO ALL'ASSEMBLEA:

A Luglio dicevi: "Abbasso la guerra!"

MUSSOLINI:

Ho cambiato idea, ebbene?!! Soltanto i muli e i paracarri non cambiano strada!!! E non dovete credere che la borghesia sia contenta del mio interventismo...Essa ringhia, mi accusa di temerarietà, perché ha paura che il proletariato armato si rivolti contro di lei... Questa guerra, a cui l'Italia non deve assolutamente restare neutrale, darà col sangue, alla ruota della storia, il movimento! Sarà una guerra rivoluzionaria.

UOMO 1:

E' la pace rivoluzionaria!

MUSSOLINI:

Ma non dimenticate Blanqui: "Chi ha del ferro ha del pane!" E neppure Napoleone...

FOLLA ASSEMBLEA

(Urla indistinte)

MUSSOLINI:

Sì. Non inorridite se pronuncio il suo nome: la rivoluzione è un'idea che ha trovato delle baionette!!! Voi oggi mi odiate, perchè mi amate ancora!

FOLLA ASSEMBLEA

(Urla indistinte)E' una cosa inaudita! Sei fuori da partito!
Via!!!

MUSSOLINI:

Dammi il braccio.

UOMINI PER STRADA:

Sarno! Guerra! Guerra!! Guerra! Guerra!!

02:04:09:11

Guerra!!

SCENA 3 : LE AMBIZIONI DI MUSSOLINI

MUSSOLINI

02:04:25:15

Da giovane volevo diventare un musicista o uno scrittore.

Ma ho capito che sarei rimasto un mediocre e ho il terrore del tempo che passa...

IDA

Ma sei il direttore dell'Avanti.

Dovresti esser contento.

MUSSOLINI

Non lo sarò mai contento, io! Mai!

Devo salire ancora più in alto...

Sento di avere il dovere di essere diverso da tutti quelli che accettano la propria mediocrità.

L'esercito dei buoni che non riesce neanche ad immaginare come questa società possa essere cambiata, trasformata, rivoluzionata, andando oltre la morale.

Ecco la morale a cui mi sento predestinato.

IDA

Come Napoleone...

MUSSOLINI

Ancora più di Napoleone!

E in fondo chi era: un generale!

Napoleone, uhm!

Mi sono dimesso dall'Avanti: volevano trattenermi, che mi mettessi in aspettativa.

Lo credo, ho triplicato la tiratura: 100.000 copie, per questo non volevano mandarmi via!

Fonderò un giornale..

Ho già il titolo: "Il Popolo d'Italia".

IDA

Come farai?

MUSSOLINI

La fortuna passa davanti alla porta di ogni uomo almeno una volta.

Bisogna aprire la porta in quel momento e farla entrare.

Ogni volta che vedo un prete sento subito il bisogno di lavarmi le mani.

UOMO:

Viva l'Italia!!! Abbasso la Germania!!! Abbasso i tiranni!!!

ALTRO UOMO

Viva la rivoluzione nazionale!!!

ALTRE VOCI:

Guerra!!! Abbasso i tiranni!!! Viva la rivoluzione nazionale!!!
Abbasso l'Austria!!!

MUSSOLINI E VOCI

02:07:46:13

(cantano) Va fuori d'Italia, va fuor che è l'ora. Va fuori d'Italia, va fuor che è l'ora. Va fuori o stranier!

SCENA 4 : IL CLIMA DELL'EPOCA'

UOMO AL CINEMA

03:04:56:02

Viva l'Italia!!!

MUSSOLINI

Viva l'Italia!!!

PUBBLICO CINEMA

(brusio) Shhh! Silenzio! Zitti! Viva l'Italia! Shhh! Zitti! Silenzio!
Zitti!

UOMO AL CINEMA

Viva la guerra!!!

PUBBLICO CINEMA

Guerra!!!! Guerra! Guerra! (brusio) Pace! Odio ai tiranni!

La guerra È la sola igiene per questo mondo!

PUBBLICO CINEMA

E' la pace la unica soluzione!

PIETRO FEDELE

Taci! Imboscato!!!

QUALCUNO TRA IL PUBBLICO poi ANCHE MUSSOLINI

(cantando) Va fuori d'Italia, va fuori che è l'ora, va fuori d'Italia,
va fuori che è l'ora.. Va fuori o stranier.

UOMINI TRA IL PUBBLICO:

Viva la neutralità! Viva il socialismo!

ALTRI UOMINI

Pace!

Viva la povera gente!

MUSSOLINI

¹ Parallelemente a questa scena si può studiare il testo tratto da *Orfeo va in Paradiso* di Luigi Santucci. Testo presente in *Orizzonti 3* Ed. Nathan.

Vigliacchi!!! Noi siamo molto più socialisti di voi!

PIETRO FEDELE

Noi siamo disposti a morire per l'Italia. Vigliacchi!

MUSSOLINI

L'Italia vuole, andare in guerra.

PUBBLICO CINEMA

La guerra è un inferno! l'Italia vuole la pace! (brusio)

Vi siete venduti alla Germania e all'Austria!

Venduti voi!

Ti sei venduto alla Francia!

L'Italia muore di fame!

Giuda!

Buffoni!

Viva la classe operaia!

Buffoni! (Urla indistinte)

MUSSOLINI

Ida!!!

PUBBLICO CINEMA

03:06:13:18

Non v'importa niente della povera gente!

SCENA 5 : MOSTRA FUTURISTA²

FUTURISTA

04:00:58:12

Benvenuto direttore. Sono onorato e guerrescamente felice che lei abbia accettato il nostro invito, prego...

VOCE UOMO FC

Viva l'eroe di Doberdò!

FOLLA FC

Viva l'eroe di Doberdò! Viva la...

MUSSOLINI

Che gioia il “tarattattattà” delle mitragliatrici.

Boom!

Boom! Boom! Boom! Boom! Boom! Boom!

L'Italia ha bisogno di gente disposta a rischiare la pelle.

A dare il proprio sangue per la vittoria. Solo così può cambiare.

FUTURISTA

Il futurismo è la scintilla che farà deflagrare il marciume del nostro tempo.

VOCE UOMO FC

Viva la guerra!

ALTRE VOCI MISCHiate

Viva il futurismo! (risate) Viva! Viva il futurismo! Viva!

MUSSOLINI

Vincere o morire. Questo è l'unico riscatto possibile. Voi l'avete capito. Bravi!

ALTRE VOCI MISCHiate

04:01:50:08

Grazie. Grazie. Grazie! Viva viva.Viva!

² Cf la scheda di lavoro sul Futurismo per i documenti da studiare parallelamente a questa scena

SCENA 6 : IO SONO LA MOGLIE

IDA

04:12:44:22

Ho visto Mussolini, al cinema. E' molto diverso. Sembra più grande, sembra un gigante...

Ha perso molti capelli, però gli occhi sono gli stessi.

Gli ho scritto anche oggi, prima o poi mi risponderà.

PAICHER

Tu scrivi a Mussolini...

...al Papa, al Re, al Vescovo, al Prefetto.

Hai mai avuto una sola risposta in tutti questi anni?

IDA

Lui vuole punirmi ancora, ma di che cosa? Dove ho sbagliato?

PAICHER

Neanche l'ultimo segretario ti ha risposto....

IDA

Io non l'ho mai tradito neanche col pensiero.

PAICHER

E hai fatto male, cercati un altro uomo...

IDA

O lui o nessun altro...

PAICHER

Vado a dormire...

IDA

Ma riceverà le mie lettere? Lo saprà che sono viva?

Che suo figlio va in una scuola di contadini, mentre dovrebbe andare al collegio reale?

PAICHER

Tuo figlio ha bisogno di normalità, perchè non ti metti il cuore in pace?

IDA

Lo chiamano bastardo...

PAICHER

A scuola non va bene: è distratto, irrequieto, i voti sono brutti non perché è una scuola di contadini.

IDA

La maestra lo odia.

PAICHER

Non c'entra niente la maestra, non conta niente.

Siamo sorvegliati notte e giorno, come dei criminali... o pensi sia la guardia d'onore perché sei la moglie di Mussolini?

IDA

Però, forse, dando le lettere al maresciallo, sarebbe diverso...

In fondo i carabinieri devono fare giuramento di fedeltà al Re...

PAICHER

Continua così e perderai il bambino.

Oggi ho evitato per un soffio che mi togliessero la tutela.

Il giudice mi conosce, è stato comprensivo... ma domani?!

Vogliono affidarlo a qualcun altro...

IDA

A chi?!

PAICHER

Un fascista, uno di loro.

IDA

Ma chi?!!

PAICHER

Il podestà Giulio Bernardi!

IDA

Quel verme...

PAICHER

Tu ti devi calmare, stanno diventando tutti fascisti...

...Hanno minacciato di licenziarmi dalla banca, che cosa facciamo?

Andiamo a chiedere la carità?

...E' una battaglia persa, ragiona, sono più forti... Rassegnati!

IDA

Ma io non posso rassegnarmi!

Io sono la moglie!

Ma come puoi pensare, che io mi possa adattare ad una vita normale!

Ma solo io lo capisco profondamente, perché lo amo...

...E sono convinta che anche lui mi ama ancora! Perché abbiamo le stesse idee, gli stessi principi, io sono stata la prima a credere in lui! E se lui è diventato quello che è diventato lo deve anche a me!

04:15:18:21

Io sono la madre del suo primogenito, del suo erede naturale che non deve fare la fine del Re di Roma! De l' Aiglon! Ma tu non sai neanche il francese!!!

SCENA 7 : QUESTO È IL TEMPO DI ESSERE ATTORI³

CAPPELLETTI

06:04:50:13

Signora Dalsler lei mi deve ascoltare quando le parlo!

Si sta sbagliando.

Andate pure a dormire

Adesso le dico quello che penso.

E lei mi lasci parlare.

Uhm?

Sediamoci.

Bene: lei va all'assalto.

Lei esce dalla trincea e va all'assalto, la guerra l'ho fatta anch'io purtroppo.

Però in guerra c'erano due eserciti che si scannavano a vicenda, ad armi pari, direi.

Invece lei qui è sola contro tutti:

I carabinieri, la milizia, l'esercito, le guardie regie... troppi... perciò lei sbaglia gridando continuamente la verità, non che la verità non vada gridata, eh?

Però è... è il modo, è il metodo... il tempo che non vanno... Questo è il tempo di tacere, il tempo di essere attori.

Io faccio il medico, curo i pazienti; lei mi ha mai sentito dire: "abbasso il Duce"?

Oggi, non dico sempre, oggi, bisogna essere dei grandi attori.

Ma la sua parte, il personaggio che lei deve interpretare per salvarsi.

Non è della ribelle sempre in agitazione.

Ma, della donna normale.

³ La scena è interessante per l'interpretazione simbolica che offre del film, ma anche per l'immagine della donna in tempo di fascismo. Sotto questo secondo aspetto potrebbe essere affiancata allo studio della scena del risveglio della famiglia in *Una giornata particolare*. D'altra parte nello stesso film, la messa in scena per la venuta del Führer a Roma offre la possibilità di studiare l'importanza della finzione in questo periodo, in cui ci si doveva uniformare per vivere tranquilli.

La massaia, ubbidiente, remissiva, taciturna... amante dell'ordine: la donna fascista che sa stare al suo posto, cioè in casa.

Anche per suo figlio...

IDA

Mio figlio?

CAPPELLETTI

Sì, Benito Albino Dalser e basta.

Mi ha capito?

IDA

Sì, sì, ma se io muioi chi si ricorderà di noi?

Se nessuno mi ascolta io devo continuare a gridare... A gridare

CAPPELLETTI

Scusi, ma perché lei dovrebbe morire?

Lei è ancora giovane, sana, bella.

Ma perché... Lei continua a pensare al passato e non guarda un po' al futuro? E al presente...

IDA

Ma quale futuro?

L'uomo che ho adorato, a cui ho dato tutto mi ha cancellata, come se non fossi mai esistita, come un fantasma...

Ma nemmeno un fantasma...

CAPPELLETTI

Ma lei è qui, noi stiamo parlando...

Lei crede che il fascismo durerà in eterno?

Signora Dalser, io voglio dimetterla. Non subito, facciamo passare un pò di tempo...Subito sarebbe troppo pericoloso...

Però, lei intanto vada in chiesa, si confessi, si comunichi.

Legga Pascoli, guardi, lo impari a memoria, la superiora lo adora.

La chiesa è la sola madre che i fascisti ancora temono.

SCENA 8 : LA FIRMA DEL CONCORDATO

VOCE RADIO

07:05:05:06

C'è un silenzio irreale in Piazza S. Giovanni in Laterano.

PAZIENTE 1

(in dialetto) Via via calca dei botte El me fe schizar fuor le gnole dar zavel. Zinque de crep piene de' crep...

VOCE RADIO

La folla è immobile, silenziosa, ordinatissima, paziente sotto una pioggia torrenziale. Tutti insieme ad aspettare che ci sia la certezza

PAZIENTE 1

(in dialetto) El me fe schizar fuor le gnole dar zavel. Zinque de crep piene de' crep...

VOCE RADIO

Tra la folla, tra tanti volti comuni si riconoscono principi e principesse

IDA

Ma la vuoi piantare!

PAZIENTE 2

Mi devo allenare! Mi devo allenare!

VOCE RADIO

Eppure tutti uguali, tutti in piedi, tutti uniti in attesa dell'annuncio

PAZIENTE 1

(in dialetto) Lo che importuni, mi me son temmus, se content? Vedari ti.....

VOCE RADIO

Ma cosa succede? Cosa succede? La folla si scuote, come se di colpo fosse attraversata da un brivido. Illuminata da

una luce invisibile si muove tutta insieme, ondeggia, le campane incominciano a suonare. Le sentite? Sono le dodici e dieci minuti, dell'11 febbraio 1929: la firma è avvenuta!

VOCI SUORE

Evviva! Evviva il Papa! Evviva il Duce! Deo grazias. L'uomo della Provvidenza! Grazie Dio!...

Madre possiamo cominciare a servire?

VOCE RADIO

E' stato riconosciuto! La religione cattolica ritorna ad essere la religione dello Stato Italiano! Chiediamo a Sua Eccellenza, Giovanni Gentile, ministro della Pubblica Istruzione, un commento sullo storico patto.

SUORA

Prendine una.

IDA

Madre io devo rivedere mio figlio: sono disperata!

SUORA

Ma di che ti lamenti, Dalser?

Hai avuto un figlio da un uomo che tutte le donne vorrebbero come marito...

O come amante. Accontentati! Tu hai dei bei ricordi...

IDA

Madre Generale!

In nome di Cristo misericordioso, delle sue sofferenze e della Vergine addolorata, mi faccia rivedere mio figlio, anche per poco, sono tre anni che non lo vedo...

In nome di Dio e della veste che porta, lei non può permettere che si compia sotto i suoi occhi un simile peccato..

Gli faccia avere le mie lettere...

SUPERIORA

Figliola, ti capisco. Bisognerebbe non aver cuore per non capire...

Pensa, però, alle sofferenze della Madonna ai piedi della croce, sul calvario...

07:07:03:13

Offri a Dio le tue sofferenze, come fece Santa Caterina... E pensa a quello che disse la Madonna a Bernadette a Lourdes: "Non ti prometto di farti felice in questa vita, ma nell'altra"....

FOTO DI SCENA

Copertina del libro di Alfredo Pieroni, *Il figlio segreto del Duce*

Ida Dalser e Benito Albino Mussolini



La manifestazione



Ida chiede a Benito di non lasciarla sola con Benitino



IL CONTESTO STORICO

Mussolini, da socialista a fascista

1914 – Allo scoppiare della guerra il governo Salandra dichiarò la neutralità italiana. Le forze pacifiste rappresentavano una larga maggioranza nel paese e anche gli interventisti erano restii ad affiancarsi all’Austria con cui il conflitto delle terre irredente restava irrisolto.

Benché l’Italia facesse parte della Triplice Alleanza, non era tenuta ad entrare in guerra poiché l’Austria aveva violato il patto intervenendo senza informarne prima l’Italia.

D’altra parte l’esercito italiano non era assolutamente pronto ad affrontare un conflitto. I magazzini erano stati svuotati durante la guerra di Libia, e nel 1912 non si erano risparmiati i mezzi nella guerra italo-turca.

Gli irredentisti, al seguito di Cesare Battisti, erano favorevoli all’ingresso dell’Italia a fianco dell’Intesa. Essi concepivano infatti l’intevento come una IV guerra d’indipendenza che avrebbe permesso la liberazione di Trento e Trieste.

Accanto ad essi si schierarono i futuristi guidati da Marinetti. Essi avevano culturalmente parecchie affinità con la Francia, ed erano quindi più propensi a schierarsi al suo fianco.

A poco a poco anche nel partito socialista si creò una corrente interventista, guidata dai sindacalisti affini alle teorie di Sorel, primo fra tutti Filippo Corridoni, l’eroe della « settimana rossa ».

Di questa movenza approfittò Mussolini per cogliere il momento opportuno e passare alla neutralità « attiva e operante ». Egli considerava infatti che le posizioni neutraliste avrebbero confinato il partito socialista in una posizione subalterna. Ma il partito si oppose alla sua linea, e il 20 ottobre egli si dimise dalla direzione de *L’Avanti!*⁴. Fondò poco dopo, grazie a finanziamenti venuti da industriali italiani, dalla Francia e dalla Gran Bretagna, *Il Popolo d’Italia* fecendone il più attivo organo dell’interventismo.

Espulso dal partito socialista, tra il 24 e il 29 novembre 1914, egli fondò in seguito il *Fascio autonomo di azione rivoluzionaria* che pronava una specie di nazionalismo di sinistra e scelse come motto « O guerra, o rivoluzione ! » considerando che la prima avrebbe favorito la seconda. Secondo Renzo De Felice, infatti, per Mussolini “*la conquista del potere non poteva che essere rivoluzionaria, contro lo stato borghese: il richiamo all’esperienza della Comune, così frequente negli scritti e nei discorsi di Mussolini in quel periodo, è sintomatico, così come il richiamo ai relativi scritti di Marx*”. Spesso nei suoi articoli su *L’Avanti!* e le altre riviste della sinistra compare infatti il richiamo al filosofo tedesco, sebbene ovviamente ne intendesse accentuare l’elemento volontaristico.

⁴ Di cui era direttore dal 1° dicembre 1912



La Polizia lo schedò come "soversivo" e "pericoloso anarchico".

Chiamato alle armi nell'agosto 1915, fu ferito nel febbraio 1917 potendo ritornare così all'attività giornalistica.

Il 23 marzo 1919 fondò a Milano in Piazza San Sepolcro i *Fasci di combattimento* che continuavano a mescolare nel loro programma istanze radicali di sinistra e fermenti di acceso nazionalismo.

In un primo tempo non ebbe molto seguito, ma il fascismo si presentava sempre più come una forza organizzata, antisocialista e antisindacale e man mano che i fermenti sociali diventavano più intensi, Mussolini otteneva il sostegno degli possidenti agrari e degli industriali, nonché dei ceti medi. Alle elezioni del maggio 1921, alla Camera vennero eletti 36 deputati fascisti.

N.B. Mussolini fu a Trento nel 1909 per ricoprire la carica di segretario della Camera del Lavoro di Trento

Nel settembre 1910 ebbe la prima figlia, Edda, da Rachele Guidi con cui si sposò civilmente nel 1915 e religiosamente nel 1925.

BIBLIOGRAFIA

- *L'Italia di Giolitti*: 1900–1920 / Indro Montanelli. – Milano : Bur, 1999 – 364p
- *Mussolini, il leader del socialismo rivoluzionario*, <http://www.storico.org/Mussolini.htm>
- *Benito Mussolini*, <http://www.storiaxxisecolo.it/fascismo/fascismo9.htm>

EVENTI STORICI MENZIONATI NEL FILM

Le dimissioni di Mussolini da *L'Avanti !*

La creazione de *Il Popolo d'Italia*

Le manifestazioni e gli scontri fra pacifisti e interventisti

La marcia su Roma

La firma del Concordato

Storico di Cambridge rivela: "Mussolini fu una spia inglese per un anno". In Italia si apre il dibattito

ultimo aggiornamento: 15 ottobre, ore 12:15

Roma (Adnkronos) – Lo storico Castronuovo: **"I finanziamenti gli provenivano dall'Ansaldo, dall'Ilva e da tutte le industrie pesanti"**. Arrigo Petacco: "E' molto probabile. Non ci vedo nulla di strano e nulla di cui scandalizzarsi". La nipote Alessandra: "Dopo settant'anni cercano ancora di metterlo in mezzo..."

Roma, 14 ott. – (Adnkronos) – **L'eventuale sostegno economico da parte degli inglesi al Popolo d'Italia diretto da Mussolini, per quanto possibile, non fu essenziale.** Il giornale di Mussolini non aveva intenzione di cambiare linea politica e continuava ad essere a favore dell'impegno militare. Ne è convinto **lo storico Valerio Castronuovo** che commenta così all'ADNKRONOS le rivelazioni dello storico inglese Peter Martland, riportate da 'The Guardian', secondo cui, per circa un anno, dall'autunno del 1917, Benito Mussolini ricevette cento sterline alla settimana dagli agenti di Sua Maestà per frenare le spinte pacifiste in Italia dopo la disastrosa sconfitta di Caporetto. "I finanziamenti a Mussolini – spiega lo storico – provenivano dall'Ansaldo, dall'Ilva e da tutte le industrie pesanti che erano favorevoli alla partecipazione dell'Italia al conflitto. L'industria metalmeccanica, e quella siderurgica – conclude – volevano che il nostro Paese si schierasse con la Francia e l'Inghilterra che potevano garantire maggiori rifornimenti e risorse".

Per lo storico **Arrigo Petacco** **"è molto probabile che Mussolini abbia ricevuto un sostegno economico da parte degli inglesi per mantenere l'impegno dell'Italia nella Prima Guerra Mondiale"**. "Non ci vedo nulla di strano e nulla di cui scandalizzarsi – sottolinea all'ADNKRONOS – Già i francesi, nel 1914, avevano sovvenzionato il Popolo d'Italia, il quotidiano diretto da Mussolini, per alimentare le posizioni interventiste del nostro Paese nell'imminente conflitto mondiale. Non escludo che il governo inglese – aggiunge Petacco

– fosse interessato al fatto che l'Italia restasse in guerra soprattutto dopo la disfatta di Caporetto". "I finanziamenti che Mussolini ha ricevuto – continua Petacco – non erano per usi personali ma alimentavano la linea politica a favore della guerra sostenuta dal Popolo d'Italia".

"Dopo settant'anni cercano ancora di metterlo in mezzo...", commenta con l'ADNKRONOS **Alessandra Mussolini** che sottolinea: "Macché rivelazioni: ora mio nonno è diventato pure un traditore. Ma fatemi il piacere... Dopo tutti questi anni – insiste la nipote Alessandra – ancora vogliono metterlo in mezzo. Una volta sono i matrimoni veri o presunti, un'altra volta sono le amanti inesistenti... E pensare che lui l'aveva previsto. Diceva 'anche dopo cinquant'anni si continuerà a parlare di me'". "Aveva ragione – conclude Alessandra Mussolini – ma di anni ne sono passati settanta e ancora c'è chi vuole metterlo in mezzo".

Dal canto suo lo **storico inglese Denis Mack Smith**, professore emerito dell'Università di Oxford, afferma che **"la fonte da cui arrivano queste rivelazioni mi pare seria e quindi meritevole di essere presa in debita considerazione"**. Mack Smith, uno dei maggiori conoscitori stranieri delle vicende storiche italiane e biografo di Mussolini, non conosce nel dettaglio le scoperte archiviste dello storico di Cambridge Peter Martland e per questo intende approfondirle. "Non posso negare tuttavia che si sia aperta una pista interessante e mi auguro che la ricerca vada avanti, per cercare di capire meglio il senso e la durata di questa collaborazione", ha aggiunto.

Per lo storico **Massimo Teodori** **"i finanziamenti dall'estero a Mussolini dalla Francia e dall'Inghilterra sono noti da tempo agli storici**. Del resto, in quella stagione, lo scontro in Europa è nettissimo: da una parte la Francia e l'Inghilterra e dall'altra la Germania e l'impero Austroungarico. Le potenze democratiche Anglo– Francesi avevano tutto l'interesse a che l'Italia si schierasse dalla loro parte rompendo la Triplice Alleanza che la legava agli imperi centrali".

"Mussolini pagato dai servizi segreti inglesi nel 1917? Mai saputo nulla del genere, ma se fosse vero non c'è da menare particolare scandalo", è il commento dello storico **Pietro Melograni**, professore emerito dell'Università di Perugia. "A quell'epoca eravamo alleati degli inglesi e non nemici", ha aggiunto.

"Non sono uno storico, ma semplicemente un lettore. I diari di Mussolini riguardano il periodo dal '35 al '39 e non parlano di vicende della Prima Guerra mondiale. Di sicuro, nei

diari non c'è traccia di una passata collaborazione con i servizi inglesi", commenta **Marcello Dell'Utri** commenta così all'ADNKRONOS le rivelazioni dello storico inglese Peter Martland, riportate da 'The Guardian', secondo il quale nel 1917 il futuro capo del fascismo ricevette 100 sterline alla settimana dai servizi inglesi per frenare le spinte pacifiste in Italia dopo Caporetto. Il senatore del Pdl, che è in possesso dei diari di Benito Mussolini, spiega di "non avere le capacità critiche e la competenza" per valutare l'attendibilità storica di queste rivelazioni. Di sicuro, il duce nei diari non ne parla. "In quelle pagine –sottolinea Dell'Utri – scrive a più riprese dello spirito rivoluzionario socialista e ricorda che persino Lenin disse ai socialisti italiani: "perché avete perso Mussolini?".

http://www.adnkronos.com/IGN/News/Cultura/Storico-di-Cambridge-rivela-Mussolini-fu-una-spia-inglese-per-un-anno-In-Italia-si-apre-il-dibattito_3877232768.html

Publicato 3rd Novembre, 2009 da admin, Categoria: Cultura

Contributi inglesi e francesi per mandare avanti Il Popolo D'Italia

La rivelazione del quotidiano britannico Guardian sul presunto "arruolamento" di Benito Mussolini nelle fila del MI5, i servizi segreti inglesi, ha provocato un certo stupore sia nell'opinione pubblica sia tra gli addetti ai lavori. Secondo quanto sostenuto da Peter Martland, professore di storia a Cambridge, il futuro Duce del fascismo sarebbe stato per un breve periodo al soldo dell'intelligence di Sua Maestà. Nell'articolo apparso sul giornale inglese, Martland sostiene di aver scoperto i documenti di un accordo tra Mussolini, all'epoca Direttore de Il Popolo d'Italia e Sir Samuel Hoare, che durante la Prima Guerra Mondiale dirigeva una squadra di un centinaio di agenti segreti del MI5 a Roma. La ricostruzione operata dallo storico britannico parte dall'autunno del 1917, quando Hoare avrebbe iniziato a versare 100 sterline settimanali a Mussolini, per fare opera di propaganda dalle pagine del suo giornale a favore della Triplice Intesa, in seria difficoltà dopo la disfatta italiana a Caporetto e per il ritiro russo, provocato dalla Rivoluzione d'Ottobre. Non si può escludere che Mussolini abbia ricevuto qualche contributo finanziario proveniente dall'estero per mandare avanti Il Popolo d'Italia, giornale fondato dal futuro Duce, dopo il colpo di mano dell'ala riformista del Partito socialista, che provocò la sua cacciata dall'Avanti, a causa delle sue posizioni interventiste. Finora però si era guardato in direzione di Parigi. Le ricerche più serie da questo punto di vista sono state condotte da Gaetano Salvemini, interessato a ricostruire la tela dei rapporti di Mussolini con i socialisti francesi e belgi. Renzo De Felice, citando sempre Salvemini, attesta che il Direttore de Il Popolo d'Italia ricevette contributi dal

Governo francese e i partiti socialisti (si noti bene, socialisti), transalpino e belga, elargirono prima una sovvenzione straordinaria di un importo notevole per l'epoca (forse centomila lire) e successivamente un contributo mensile fisso di diecimila franchi. Versione confermata anche da Arrigo Petacco :«è molto probabile che Mussolini abbia ricevuto un sostegno economico da parte degli inglesi per mantenere l'impegno dell'Italia nella Prima Guerra Mondiale». è anche vero che, nonostante ciò, la situazione economica del foglio mussoliniano non fu mai stabile e soprattutto fu davvero molto critica, a rischio chiusura, intorno al 1917. «Non ci vedo nulla di strano e nulla di cui scandalizzarsi», continua Petacco. «Già i francesi, nel 1914, avevano sovvenzionato Il Popolo d'Italia, il quotidiano diretto da Mussolini, per alimentare le posizioni interventiste del nostro Paese nell'imminente conflitto mondiale. Non escludo che il governo inglese – aggiunge Petacco – fosse interessato al fatto che l'Italia restasse in guerra dopo la disfatta di Caporetto». «I finanziamenti che Mussolini ha ricevuto – sostiene Petacco – non erano per usi personali, ma alimentavano la linea politica a favore della guerra sostenuta da Il Popolo d'Italia». Fa bene lo storico spezzino a sottolineare la questione dell'uso personale dei contributi da parte di Mussolini. Martland afferma di non avere prove in proposito, ma sospetta fortemente che molti dei soldi intascati da Mussolini siano stati spesi dal futuro Duce, noto "womaniser" (donnaiolo), per le sue amanti. è senz'altro vero che Mussolini sia stato un dongiovanni, ma è difficile credere che avesse bisogno delle sterline inglesi per le sue avventure galanti. Il periodo incriminato poi, sembra quello meno prolifico sotto questo punto di vista: dal settembre del 1915 all'agosto del 1917, Mussolini è al fronte come bersagliere ed è impegnato a tenere in piedi il suo giornale, sempre più esposto al rischio di chiusura proprio per mancanza di finanziamenti. Tra l'altro, proprio durante una degenza per ferite di guerra all'ospedale di Treviglio, il 17 dicembre 1915, sposa Rachele Guidi, da cui cinque anni prima aveva avuto una figlia, Edda. In quel frangente, supporre relazioni extra-coniugali è piuttosto azzardato. Probabilmente, nel Regno Unito si sta diffondendo la convinzione che i leader politici italiani abbiano sempre delle escort a disposizione. La ricostruzione degli avvenimenti operata dallo storico di Cambridge, così come riportata dal Guardian, presta il fianco a numerose critiche. è inesatto dire che Mussolini abbia «iniziato la sua carriera politica nel 1917», anche grazie al sostegno finanziario dei servizi britannici. Il «34enne giornalista» di cui parla il Guardian, all'epoca, era già arrivato alla direzione dell'Avanti, il quotidiano di riferimento dei socialisti italiani, di cui era un esponente di primo piano, prestigioso e ascoltato. è vero che in Italia, soprattutto dopo le disastrose offensive del Gen. Cadorna, esisteva un forte "partito della pace separata", ma non furono certo le sterline inglesi a convincere Mussolini della necessità di continuare la guerra. Nel 1917, nel nostro Paese, le élites intellettuali sostenevano la necessità del conflitto, e tutte con motivazioni diverse: dai futuristi ai sindacalisti rivoluzionari, dai socialisti "scissionisti" ai repubblicani. Tutti abbagliati dal mito della "guerra rivoluzionaria" da cui si attendevano un grande stravolgimento dopo la fine del conflitto. E i fatti russi di quei giorni per loro erano il segnale evidente della giustizia delle proprie idee. L'altro punto discutibile riguarda i presunti raid Camice nere contro i pacifisti. Anche su questo punto, Martland precorre un po' i tempi. Forse

confonde il Fascio di azione rivoluzionaria, organizzazione della sinistra interventista, con i Fasci di combattimento, che faranno la loro comparsa sulla scena politica italiana solo un paio di anni dopo. Lo squadristico come fenomeno organizzato ha inizio solo nell'immediato dopoguerra e per reazione contro l'ipotesi di una rivoluzione bolscevica in Italia. Lucio Frascaro

Da LINEA Online, Quotidiano Nazionalpopolare

<http://www.lineaquotidiano.net/node/8302>

DAI FASCI DI COMBATTIMENTO A ROMA

In quei giorni i fascisti di Mussolini erano considerati pericolosi rivoluzionari. Si riconoscevano eredi di quei Fasci interventisti rivoluzionari che nel maggio 1915 avevano in qualche modo costretto l'Italia a entrare in guerra, e per questo si ergevano a difensori di tutti gli ex combattimenti. La nuova organizzazione fu chiamata Fasci di combattimento e prese come emblema il fascio dei littori romani.

A parole erano veri e propri rivoluzionari. Proclamavano la « valorizzazione della guerra rivoluzionaria », chiedevano una nuova costituzione, non nascondevano la preferenza per una Repubblica, tendevano all'abolizione del senato e chiedevano la costituzione di Consigli tecnici del lavoro composti da gruppi professionali muniti di poteri legislativi ed esecutivi. Parlavano di « nazione armata ». Sul piano sociale impaurivano la borghesia e i proprietari auspicando « l'espropriazione parziale della ricchezza privata », l'istituzione della giornata lavorativa di otto ore e di un salario minimo garantito, addirittura il controllo degli operai sulle industrie, e il diritto per alcuni gruppi di lavoratori di gestire le industrie e i servizi pubblici, la confisca dell'85 per cento dei profitti di guerra, e infine la requisizione delle proprietà delle congregazioni religiose. Non c'era da stupirsi che le classi alte e medie fossero contrarie, e che prefetto e questore di Milano considerassero Mussolini un pericolo.

[...]

Il comportamento della Dalser non solo urtava Mussolini, ma ne danneggiava anche la carriera politica. Mussolini aveva fondato il 23 marzo del 1919 i Fasci di combattimento, nel 1921 era stato eletto deputato, si era destreggiato tra gli eccessi dei socialisti e quelli degli squadristi, e infine aveva ottenuto le simpatie di gran parte dell'apparato burocratico e militare dello stato oltre che della borghesia e degli imprenditori che invocavano la pace sociale. Aveva rinunciato a chiedere la repubblica e si era dichiarato disposto a servire la monarchia per ristabilire la concordia nazionale. Si era impegnato a « costituzionalizzare » e moderare il fascismo, *ma solo una volta giunto al potere*. Così, al momento opportuno, nell'ottobre 1922 diede il via alla « marcia su Roma ».

Sembrava un ricorso alla forza e l'esercito avrebbe potuto fermarlo. Ma Vittorio Emanuele III, preoccupato dei disordini, rifiutò di proclamare lo stato d'assedio che i più duri gli suggerivano e pensò di arrestare il caos conferendo al « Duce » l'incarico di formare il nuovo governo. Di fronte a tutto questo l'accanimento sentimentale della Dalser diventava un disturbo insignificante. Era però visto come uno scandalo, che non danneggiava solo Mussolini, ma anche le sue intenzioni pacificatorie. Le autorità centrali cominciarono a preoccuparsi e a premere sul prefetto e sul questore di Trento per controllare la Dalser, per impedire scandali pubblici, ma soprattutto per proibirle di partire per Roma.

Mussolini si comportò, poi, in modo assai abile. Non impostò un regime, ma si presentò come garante nazionale formando un governo parlamentare di coalizione. A sè stesso e

ai suoi fascisti assegnò solo quattro ministeri ; ne conferì altri a capi militari di grande popolarità e a rappresentanti di tutti i partiti, esclusi solo socialisti e comunisti. Uomini rappresentativi come il filosofo Benedetto Croce e il vecchio ex presidente Giolitti, che aveva già guardato a lui con qualche simpatia, dichiararono di approvarlo. Sembrava che i partiti smettessero di attaccarsi l'un l'altro, che i sindacati fossero inclini a moderarsi, che il paese si unisse e si conciliasse.

Da *Il figlio segreto del duce*, di Alfredo Pieroni, Ed Garzanti, Milano, 2006

6. Ida cacciata in manicomio

La marcia su Roma

[...] C'è però una domanda diversa e più importante, quella che la Dalser si sarebbe posta poi continuamente durante la sua clausura nella casa di cura psichiatrica di Pergine e in quella di San Clemente a Venezia : Mussolini è a conoscenza di quanto sta avvenendo ? È lui che mi ha fatta rinchiudere qua dentro ? O è colpa di chi gli sta intorno ? Si sa infatti come si muovono o possono muoversi le personé che circondano un dittatore.

Il comportamento della Dalser non solo urtava Mussolini, ma ne danneggiava anche la carriera politica. Mussolini aveva fondato il 23 marzo del 1919 i Fasci di combattimento, nel 1921 era stato eletto deputato, si era destreggiato tra gli eccessi dei socialisti e quelli degli squadristi, e infine aveva ottenuto le simpatie di gran parte dell'apparato burocratico e militare dello stato oltre che della borghesia e degli imprenditori che invocavano la pace sociale. Aveva rinunciato a chiedere la repubblica e si era dichiarato disposto a servire la monarchia per ristabilire la concordia nazionale. Si era impegnato a « costituzionalizzare » e moderare il fascismo, *ma solo una volta giunto al potere. Così* , al momento opportuno, nell'ottobre 1922 diede il via alla « marcia su Roma ».

Sembrava un ricorso alla forza e l'esercito avrebbe potuto fermarlo. Ma Vittorio Emanuele III, preoccupato dei disordini, rifiutò di proclamare lo stato d'assedio che i più duri gli suggerivano e pensò di arrestare il caos conferendo al « Duce » l'incarico di formare il nuovo governo. Di fronte a tutto questo l'accanimento sentimentale della Dalser diventava un disturbo insignificante. Era però visto come uno scandalo, che non danneggiava solo Mussolini, ma anche le sue intenzioni pacificatorie. Le autorità centrali cominciarono a preoccuparsi e a premere sul prefetto e sul questore di Trento per controllare la Dalser, per impedire scandali pubblici, ma soprattutto per proibirle di partire per Roma.

Mussolini si comportò, poi, in modo assai abile. Non impostò un regime, ma si presentò come garante nazionale formando un governo parlamentare di coalizione. A sé stesso e ai suoi fascisti assegnò solo quattro ministeri ; ne conferì altri a capi militari di grande popolarità e a rappresentanti di tutti i partiti, esclusi solo socialisti e comunisti. Uomini rappresentativi come il filosofo Benedetto Croce e il vecchio ex presidente Giolitti, che

aveva già guardato a lui con qualche simpatia, dichiararono di approvarlo. Sembrava che i partiti smettessero di attaccarsi l'un l'altro, che i sindacati fossero inclini a moderarsi, che il paese si unisse e si conciliasse.

In quest'atmosfera è persino difficile dire chi si mosse per primo, se Mussolini, le forze centrali di polizia o le forze dell'ordine di Trento. Certo gli incartamenti che riguardavano le misure per evitare gli scandali pubblici di una povera donna isolata si ingrossarono a dismisura. Ma chi tentasse di esaminarli oggi non li troverebbe. Qualcuno li ha fatti sparire : non esistono più documenti precedenti al 1933, l'anno in cui per la prima volta i parenti della Dalser ebbero il permesso di visitarla nell'ospedale che la teneva prigioniera fin dal 1926.

Da *Il figlio segreto del duce*, di Alfredo Pieroni, Ed Garzanti, Milano, 2006

IDA DALSER E BENITO MUSSOLINI

Ida Dalser est née en 1880, à Sopramonte – dont le maire n'est autre que son père –, près de Trente, ce qui fait d'elle un sujet de l'empire austro-hongrois (c'est pourquoi on l'appelait aussi « l'Autrichienne »). Issue d'une famille aisée, cette belle jeune fille de bonne famille est également très entreprenante puisque, à peine diplômée en médecine esthétique à Paris et alors qu'elle est âgée d'un peu plus de vingt ans, elle part à Milan ouvrir son propre salon de beauté « à la française ». Elle représente en ce sens, et pour l'époque, un rare exemple de femme à son compte.

Puis, ce fut la rencontre avec Mussolini et le début d'une passion irrésistible. Quand Mussolini est mis à la porte du journal *L'Avanti!* et du parti Socialiste Italien, en raison de son interventionnisme – influencé également par le mouvement futuriste –, Ida le soutient pleinement. Elle vend tout pour lui – son appartement, son salon de beauté – pour financer son journal, *Il popolo d'Italia*, qui deviendra par la suite l'organe du Parti National Fasciste. S'il n'en reste aucune trace écrite, une rumeur insistante affirme qu'Ida Dalser et Benito Mussolini se seraient même mariés religieusement en septembre 1914. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que le 11 novembre 1915 naît un enfant : Benito Albino Mussolini. Le Duce reconnut son fils à sa naissance mais, quelques années plus tard, il en fit falsifier l'état civil – la date de naissance et le nom de famille.

Parallèlement à sa relation avec Ida Dalser, Mussolini entretient une liaison avec Rachele Guidi. Un an après son mariage non certifié avec Ida Dalser, c'est-à-dire le 17 décembre 1915, il se marie civilement – à l'hôpital de Treviglio, situé près de Bergame, où il est hospitalisé – avec Rachele Guidi dont il a une fille, Edda, qui est née, quant à elle, en 1910. Elle est donc considérée illégitime au regard de la législation de l'époque. Elle fut d'ailleurs enregistrée à l'état civil sous le nom de Mussolini, née de mère inconnue.

Face à cette situation et à l'éloignement progressif de Mussolini – qui se détache d'elle à mesure qu'augmente son pouvoir –, Ida Dalser réagit avec orgueil, fermeté et agressivité. En tant que femme légitime et mère du premier enfant de Mussolini, elle revendique ses droits et ceux de son fils. Mais, de par ses prétentions et ses multiples scènes, Mussolini décide de la faire passer pour folle. En 1926, Ida Dalser est arrêtée et internée dans l'asile d'aliénés de Pergine, à côté de Trente ; puis, elle sera transférée dans celui de San Clemente, situé sur une île en face de Venise. C'est en vain qu'elle multiplie les tentatives afin d'entrer en contact avec Mussolini et les plus hautes instances du pays pour que quelqu'un lui vienne en aide. Ida Dalser écrit d'innombrables appels au secours – même au Pape –, mais ces courriers ne furent jamais envoyés car ils étaient interceptés et détruits (il en reste toutefois quelques traces). Alors que le médecin en chef de San Clemente ne diagnostique aucun trouble mental, aucune tare physique, elle doit subir les pires tortures. Elle finira ses jours à demi paralysée et c'est là, à San Clemente, qu'elle meurt le 3 décembre 1937 d'une hémorragie

cérébrale. Et ce, après onze années d'internement, et sans avoir jamais revu son fils. Benito Albino, pourtant reconnu à sa naissance par Mussolini, est lui aussi arrêté et interné en 1936 dans l'asile d'aliénés de Mombello, situé à Limbiate, près de Milan. On a fait disparaître les documents et les dossiers médicaux concernant Ida Dalser et son fils. Les pages du registre paroissial qui auraient pu apporter – du moins, on le suppose – des informations sur le mariage de Mussolini avec Ida Dalser ont, quant à elles, été déchirées. Si le fils, Benito Albino, né le 11 novembre 1915, est tout d'abord enregistré sous le nom de sa mère, le futur Duce ne tardera pas à le reconnaître quelques semaines plus tard, soit le 11 janvier 1916, dans l'étude du notaire Angelo Buffoni de Monza. Cette reconnaissance restera valide jusqu'en 1932, date à laquelle, par décret royal, on changera le nom de Mussolini par celui de Bernardi, à savoir le commissaire préfectoral de Trente, qui fit alors également office de tuteur. Benito Albino, à qui on interdit de revoir sa mère, fut d'abord élevé dans un collège des Barnabites, puis enrôlé dans la Marine de guerre italienne, mais toujours placé, à ce qu'il semble, sous haute surveillance de la police politique. Envoyé en mission en Chine, le jeune marin, qui ressemblait à s'y méprendre à son père, fut rapatrié sous le prétexte fallacieux que sa mère était morte. Il partagea son sort : interné à l'hôpital psychiatrique de Milan, il mourut le 26 août 1942, à l'âge de 26 ans. Il subit pendant plusieurs années des sévices que l'on pratiquait à titre thérapeutique. On le laissa mourir. Le certificat de décès indique qu'il serait mort « de marasme ». Les tombes d'Ida Dalser et de Benito Albino Mussolini n'existent pas : leurs corps ont été jetés dans des fosses communes.

Ida Irene Dalser (Sopramonte, 1880 – Venise, 11 décembre 1937)

Benito Albino Mussolini (Milan, 11 novembre 1915 – Milan, 26 août 1942)

Extrait du dossier de presse de AdVitam, distributeur français du film

www.advitamdistribution.com

La vera storia di Ida: la prima moglie

di *Alfredo Pieroni*

Anni or sono un editore americano mi chiese di convincere Edda Ciano a scrivere un libro biografico ma soprattutto politico su «Mussolini mio padre». Benché malvolentieri (perché il compito materiale di scriverlo sarebbe toccato a me) affrontai l'argomento. Parlammo a lungo e confidenzialmente. Da un pianoforte ci guardava quasi sorridente una di quelle foto del Duce come ne avevo visto a migliaia. Ma la firma non era quella con la famosa M volitiva. Diceva: «Il tuo papà». Alla fine Edda pose una mano su una delle mie: «Siamo sinceri, caro Pieroni. Noi due ci rendiamo conto che in un libro come chiede lei io dovrei accusare mio marito di aver tradito il suo Capo, mio padre. Poco dopo dovrei accusare mio padre di avere ucciso il padre dei miei figli. Una tragedia greca, non le pare?». Ora dovrei narrare una seconda tragedia greca, sempre attinente alla famiglia Mussolini: il fatto (o il Fato) che Mussolini abbia fatto morire in manicomio prima una donna che aveva amato, e secondo alcuni sposato, Ida Dalser, e in seguito il figlio che da lei aveva avuto e che aveva riconosciuto legalmente, Benito Albino Dalser Mussolini. Ho riflettuto su questa definizione di «tragedia greca», perché è tutt'altro che estranea a quanto dovrei scrivere. Infatti, saremmo nella tragedia greca se una forza oscura e sovrumana avesse portato madre e figlio a morte: in greco la forza oscura sarebbe detta tyche e in italiano Fato. Ma saremmo in qualche modo nella tragedia greca anche se una forza oscura avesse imposto a Mussolini di indurre o condurre a morte madre e figlio. Due ipotesi che sembrano contrastanti, ma che forse non lo sono. Anche nei termini di una moderna inchiesta giornalistica la faccenda è complicata. Dovremmo stabilire se Mussolini ha fatto uccidere i due congiunti o non si è curato di impedirne la morte. Fa differenza? La lingua italiana ritiene che nel Fato sia contenuta una necessità suprema e ineluttabile o potere misterioso e incontrastato. Ne hanno trattato scrittori un po' più quotati di noi, come Eschilo, Sofocle ed Euripide, e persino Omero. Eschilo, in particolare, non si occupava tanto dell'uomo quanto del suo destino. Con Sofocle ed Euripide si fa già strada l'idea della responsabilità e della moralità degli uomini. Noi moderni siamo ormai tutti di questa seconda tesi. A volte tuttavia le vicende restano oscure. Nei fatti che mi propongo di raccontare non c'è assolutamente alcuna prova che Mussolini abbia ucciso la propria amante e il proprio figlio. Ma ha fatto in modo che accadesse? Oppure poteva impedire che accadesse e si è astenuto? Oppure la morte è arrivata per un concatenarsi di fatti, per l'appunto, oscuri? Ma soltanto oscuri oppure anche sovrumani? Il mio destino, in questo momento, è di tentare di districarmi fra tante oscurità e provare a fare chiarezza.***Mi rendo conto che certe divagazioni pseudofilosofiche nelle parole di un giornalista possono stupire. La verità è che io condussi un'inchiesta su queste vicende molti anni or sono e credetti di poter concludere che tanto la Dalser quanto il figlio, a molta distanza di tempo, fossero fatti morire in manicomio, e che il responsabile fosse Mussolini. Oggi niente è cambiato. I due morirono in manicomio in circostanze perlomeno sospette. E nelle due vicende Mussolini resta il personaggio centrale. Se mi si chiede di ripetermi,

sono però costretto a riflettere anche a ragione di alcune recentissime scoperte. Sul primo caso, quello di Ida Dalsler, niente sembra cambiato. La signora aveva un carattere assai difficile e sicuramente dava fastidio a Mussolini, che era diventato il padrone d'Italia. Sono vissuto in gioventù a Trento, dove era vissuta anche lei, e le autorità erano turbate dal fatto che lei raccontava a tutti, anche a passanti sconosciuti, e in termini esaltati, che Mussolini era stato il suo amante e le aveva dato un figlio. Con questo figlio si fermava spesso davanti alle edicole e gli indicava le foto di Mussolini. «Guardalo – diceva – Quello è tuo padre, è un fior di mascalzone». Io stesso ho avuto per le mani lettere che lei aveva scritto a Mussolini, al re, al papa al prefetto. Questo non faceva di lei una malata di mente. Ma anche i più generosi ammettevano che «un po' matta lo è». Quello che mi ha sempre colpito e anche sdegnato è che, verso i 26 anni, anche il figlio finì nel manicomio di Mombello, a Milano, mentre lei era stata internata a Pergine, nei pressi di Trento. Quel che mi ha più sdegnato, pochi giorni or sono, è di aver saputo che il giovane Benito Albino era stato sottoposto a una cura di insulina con una serie di iniezioni che lo mandarono in coma ben nove volte. Questa mi sembrava la certezza che lo volessero uccidere perché – pensavo – non si fanno tante iniezioni capaci di mandare in coma un uomo giovane e sano. Ma dei medici mi hanno spiegato che quella vecchia cura, simile all'elettroshock aveva proprio lo scopo di indurre uno stato comatoso, che non poteva avere conseguenze letali, ma serviva a condurre delle analisi che in altro modo non sarebbero state possibili. Nessuno mi leva di mente che, volente o non volente, il motore diretto o indiretto di tutto fosse Mussolini. E se gli esecutori dei misfatti non fossero mandati dal Duce, ma irresponsabili esecutori di desideri che, a ragione ma forse a torto, gli si attribuirono? E se, addirittura, madre e figlio avessero davvero una vena di pazzia? Non mi sembra, del resto, che la psichiatria vada considerata una scienza proprio esatta.***Proviamo a ricostruire i fatti. Quello tra la Dalsler e Mussolini fu vero amore. Ho avuto per le mani gli originali di alcune lettere che lui aveva scritto a lei. Una, di stile caratteristicamente mussoliniano, potrei citarla a memoria. In un'altra scriveva: «Ti ho nel sangue, mi hai nel sangue». Qualcuno ricorderà che egli aveva usato proprio le stesse parole la sera del 24 novembre 1914 davanti all'assemblea della sezione milanese del Partito socialista nel Teatro del Popolo di Milano. Pallido, affranto, dopo aver constatato che tra fischi e urla lo espellevano dal partito, gridò quasi la stessa frase che in quei giorni, forse la sera precedente, aveva usato con la Dalsler. La frase fu riportata due giorni dopo sul «Popolo d'Italia»: «Quella gente che mi ha espulso mi ha nel sangue e mi ama». Durante il dibattito l'attenzione di tutti fu attratta da una donna che schiaffeggiava di santa ragione un troppo acceso detrattore di Mussolini. Fa pensare a una lettera che mi hanno regalato al manicomio di Pergine. L'aveva scritta al Santo Padre su un foglio di protocollo la Dalsler, ma come le altre non era stata spedita: «L'uomo che ho adorato, difeso, curato quando era ammalato, seguito come un'ombra nei comizi, nelle dimostrazioni... rendendolo padre di un'adorabile creatura che è il suo ritratto vivente... E tutto questo? Non certo per le sue ricchezze... L'ho adorato, mi ha adorata, prometteva di fare di me la più invidiata delle donne. Io non domandavo altro che di fare di me la più amata...» Il 20 ottobre qualcuno assalì a mano armata Mussolini

per punirlo di aver lasciato «l'Avanti» ed essersi dichiarato interventista. La Dalser gli parò il colpo. Lui passava un periodo difficile. Senza giornale e senza mezzi, doveva trovare il modo di procacciarsi l'uno e gli altri. Ida non esitò. Liquidò un suo Salone di bellezza, mise a pegno i gioielli, depositò contro sovvenzione i mobili del suo appartamento di via Ugo Foscolo. Quando Benito riuscì a riprendersi, toccò a lui di aiutare lei. Ho sempre avuto in casa una sua letterina che finiva con un postcritto: «Ti lascio un po' di mitraglia», cioè del denaro. Insomma, fu amore. Il 31 agosto lui, che non aveva pensato a presentarsi volontario per la guerra, fu richiamato con la classe dell'84. Ida gli scrisse al fronte che l'11 novembre era nato un loro figlio, che si sarebbe chiamato Benito come lui e Albino come il padre di lei. Non ebbe risposta, ma le arrivò un telegramma dell'Ospedale di Riserva di Treviglio: «Bersagliere Mussolini qui ricoverato per ittero catarrale». Ida andò subito a Treviglio col neonato. Lui le assicurò che le loro faccende avrebbero trovato sistemazione per sempre. Era il 18 dicembre. Il giorno prima, il 17, in quello stesso ospedale Mussolini aveva sposato civilmente Rachele, dalla quale aveva avuto una figlia, Edda, già l'1 settembre 1910. Era, come tutti sappiamo, un uomo di molte sorprese e di non poche donne. L'11 gennaio a Milano davanti al notaio Vittori Buffoli e a due testimoni dichiarò per iscritto che il neonato era suo figlio e che «al momento della nascita di tale mio figlio io non avevo nessun vincolo matrimoniale con alcuna donna». Nell'ottobre il Comune di Milano emise una dichiarazione: «Il sindaco del suddetto Comune dichiara che la famiglia del militare Mussolini è costituita dalla moglie Ida Dalser e da figli numero uno... Le cose si complicarono. Il figlio fu riconosciuto, ma il padre rifiutò di vedere tanto lui quanto la madre. Fu costretto a vederli il 31 luglio del 1916 in tribunale perché accusato di «seduzione e mancata promessa di matrimonio». Il giudice lo condannò a pagare alimenti per 200 lire mensili. Non fu invece riconosciuta la seduzione perché non se ne riconobbero i presupposti giuridici. Ma soprattutto perché nel 1914 la Dalser aveva mosso le stesse accuse a un certo prof. Brambilla, che pare fosse amministratore della Visconti di Modrone, e aveva perso la causa. Il resto è piuttosto noto. C'era la guerra e Ida Dalser, cittadina austriaca, non poteva tornare né a Trento né a Sopramonte. La vicenda riprende più tardi, a guerra finita, quando il dissidio tra i due diventa anche un dissidio tra fascisti e antifascisti. Guardata a vista dalla polizia, la Dalser riuscì a raggiungere Roma, pare nel '24. Qui le assicurano di farle incontrare Mussolini, la fecero salire in automobile e la condussero invece alla casa di salute Carlo Alberto dove imposero al direttore di internarla. Il primario la visitò e rifiutò il ricovero. La polizia la riportò a Sopramonte. Saltiamo due anni. Il 19 giugno 1926 Ida seppe che a Trento era atteso il ministro Fedele, che aveva conosciuto. Tentò di raggiungerlo, ma fu arrestata e condotta al manicomio di Pergine. Era davvero matta oppure, come si dice, «aveva dato fuori da matta» come sarebbe accaduto a chiunque in quelle circostanze? Di qui ricordo solo alcune frasi di una lettera: «... Dei giorni sento per te una grande pietà, poiché ti vedo abbandonato... Contro i cattivi colpi del destino non farti potente della tua posizione... Domani potrebbe suonare l'ora dell'espiazione terribile e implacabile... Tutti ti abbandoneranno...». Forse meno drammatica, ma non migliore, fu la fine del figlio Benito Albino Dalser Mussolini. Era un giovanotto talmente sano che fu arruolato in

marina. Al ritorno da una lunga crociera in Estremo Oriente non gli fu mai concesso di vedere la madre, anzi gli fecero credere che fosse morta. Invece era stata trasferita dal manicomio di Pergine a quello di Venezia e poi di nuovo a Pergine. Benito Albino poteva solo diventare scandaloso, quando Mussolini era al suo apogeo del suo potere, perché era giovane e sano. Il suo amico Giacomino Minella, che è ancora vivo, mi ha raccontato dei loro rapporti. Ma anche per lui calato il silenzio. Il Benitino fu rinchiuso nel manicomio di Mombello. Perché? Dalle cartelle cliniche non risulta quasi nulla. La madre era morta nell'ospedale di Venezia il 3 dicembre del 1937. Benito Albino muore il 26 agosto del 1942 a 26 anni. Causa della morte sarebbe il «marasma», che sarebbe una progressiva e alla fine totale consunzione soprattutto psichica. Fu avvertito – fate attenzione alle parole – «chi di dovere». Naturalmente l'autopsia non fu ritenuta necessaria né, probabilmente, opportuna. Questa è la storia di due vite angosciose e di due morti se non impropriamente inflitte sicuramente indotte, cioè prodotte, fosse pure solo da sofferenze psichiche. I fatti sono incontrovertibili. I particolari sono oscuri. Ogni volta che ho indagato (e sono cinquant'anni) ho avuto ben pochi chiarimenti. Oggi è troppo tardi per conoscere tutta la verità. Non possiamo più neppure chiedere «a chi di dovere».

23 aprile 2009 l'Unità.it

http://www.unita.it/news/84171/la_vera_storia_di_ida_la_prima_moglie

LE LETTERE DI IDA A BENITO

La Dalser aveva un'ossessione tutta sua, che avrebbe dovuto distinguerla dagli altri come persona colta e ragionevole : scriveva continuamente a chiunque pensava fosse in grado di aiutarla. Era come intingere la penna in un inchiostro simpatico destinato a scomparire immediatamente, perché le lettere non venivano mai spedite. Solo dopo tre anni - 1905 giorni - con un sotterfugio riuscì a far arrivare ai suoi parenti una lettera, alla quale aveva aggiunto copie di lettere che aveva scritto ad altri. Ma i parenti non avevano il diritto di visitarla, e questo dimostra la sua condizione di vera e propria detenuta .

Ma non senti di essere padre ?

Pergine, 8 agosto 1929

Caro Benito,

Mens sana in corpore sano. Ecco il tuo motto : tu hai salute da vendere per tutta Milano. È dunque possibile che sia giunto il tracollo delle mie facoltà psichiche ? No signor Duce [...] questo è uno specioso pretesto che ti metterà un'altra corona d'alloro in testa, e questa corona ti viene fornita da tutti coloro che si chiamano tuoi amici ma che in realtà sono dei visi falsi che ti circondano con continue porteste di zelo, di devozione. Le une più menzognere [*sic*] delle altre. E per tutti questi scellerati sei costretto a condannare madre e figlio, l'uno più innocente dell'altro. Che sono tuoi ! Oh ! Se provassi tu a patire queste pene. Liberami, liberami per pietà ! La mia povera creatura mi chiama con grida e strazi dei più laceranti, sottoposta agli artigli delle belve affamate d'oro e di rovina. Chissà che cosa avranno fatto di lui, del mio povero piccino quei banditi ! Cielo proteggilo e fa' che possa presto abbracciare la sua adorata mamma !

Ah, darei la mia vita perché il mio fanciullo fosse sano e salvo. Era la mia dolce oasi di pace. L'unico bene che avessi al mondo. Si uccide una donna, un figlio che pesa troppo sulla coscienza perché ha il solo nome del padre. Ma non li si insulta oltre un dato limite. Nerone, Caligola non avrebbero osato spingere il loro cinismo così. Non ci sarebbe stato sacrificio dinanzi a cui avrei indietreggiato per provarti la devozione e l'amore sacro che mi legava a te, l'unica cosa a cui non avrei rinunciato sarebbe stata la tua affezione e quella di nostro figlio Benito.

Ma non senti di essere padre ? Di un bellissimo e intelligente figliolo che è tuo ritratto vivente. Non l'ami ? Ah, no, no [...] chi ama davvero non getta con disprezzo le sue creature nelle mani dei sicari. Era una gemma ! Lo vezzeggiavo giorno e notte. Ora siamo entrambi prigionieri : il figlio non sa se la sua sventurata mamma sia viva o morta, la mamma non sa quale uso diabolico abbiano fatto del figlio. E tu capo del governo taci ? il tuo silenzio conferma la vendita [...] vendita lugubre che per vie oblique si tenta di ingannare il mondo già pietrificato dall'orrendo delitto. Siamo entrambi fra gli artigli di

una brutale genia di aguzzini che vogliono vivere da gran signori sul nostro martirio e sul grande scandalo strepitoso che ti colpirà.

Che cosa t'ha mai fatto di male la povera creatura per non curarti di essa, come d'un cane. È il tuo sangue, sì o no ? Rispondi [...] Io ti grido sì, sì. Non ho conosciuto che il tuo amore, il nostro grande amore che mi ha reso folle dalla disperazione ! E tu sai quali atti di abnegazione, di eroismo ho compiuto per te. Se fossi stato in mezzo alle fiamme o attraverso una grandine di palle, sarei corsa in tuo soccorso. Ti seguivo come un'ombra nei comizi, sulle piazze, invocando la fine dei duelli. Non certo per i tuoi soldi. E tu permetti una macchinazione di morte delle tue creature ! Ho disarmato, inveito contro i tuoi nemici [...] t'ho risparmiata e salvata la vita. E tu lo sai signor Duce ! di fronte ai tuoi pericoli, ai tuoi sgomenti ebbi un sol pensiero, quello di salvarti, di ridarti la felicità, la pace. E l'ho creduto un semplice impulso del mio cuore ! Su via alzati dal letargo che ti opprime, salva almeno il tuo sangue. Un giorno non eri ignobile, iniquo [...] Mi promettevi eterna riconoscenza, di coprimi un giorno di gemme, di farmi la donna più invidiabile d'Italia. Ecco giunte finalmente per vie oblique le tue promesse [...] i tuoi regali, i doni ! Per mio figlio, per tuo figlio una casa di correzione per la madre di esso un volgarissimo manicomio. La vendita la soppressione i supplizi più tenebrosi che si possano infliggere a creature umane.

Che il cielo ti salvi dall'espiazione e dall'ombra che si addensa sempre più sul tuo capo. Dalla lama rovente che penetra giorno e notte nel mio cuore materno, dal grido disperato di mio figlio, voce e grido perdute che invoca soccorso e pietà.

Ho dei presentimenti [...] delle visioni che non sbagliano e tutto mi dice che mio figlio l'hanno barbaramente ucciso [...] Guai a te, guai a te, saresti un uomo finito ! Non vi sarebbe un più grande delitto al mondo.

Da quattro anni ti chiamo, ti invoco, ma tu sordo ai miei gemiti, passi i giorni allegri, fra i fasti del lusso, della gloria delle sale dorate ! Non credi che si possa infrangere il tuo orgoglio, o meglio la tua sete di vendetta [...] contro due povere creature innocenti che soffrono le torture più inaudite, che piangono giorno e notte seppellite per sempre negli stabili dei supplizi. E credi forse che non si possano mutare in tragedia le vicende delle fortune di quaggiù ? I reali di Francia, Napoleone il Grande tutti come sono finiti ? Non farti soverchie illusioni caro il mio ed infelice uomo : tu mi hai resa la donna più infelice e disperata dell'universo...

Da *Il figlio segreto del Duce*, Alfredo Pieroni, Garzanti, 2006

« Va' là Duce che sei un povero uomo »

Ida Dalser è appena stata trasferita dal San Clemente di Venezia al manicomio di Pergine su richiesta del dottor Pianca, segretario di Arnaldo Mussolini, fratello di Benito [ndr]. Lo stato mentale della donna non poteva certo migliorare (non ce n'era bisogno), piuttosto

ne sarebbe stato danneggiato. L'aveva intuito anche lei, la Dalser, la quale, appena arrivata di nuovo nel manicomio di Pergine, prese carta e penna e scrisse a quella che certamente era l'origine delle sue malattie, a Benito Mussolini :

Alle cinque del mattino sono arrivata a Pergine cadaverica, svenuta [...] Mi hanno piombata in una puzzolentissima cella chiusa a catenaccio senza aria, fra i pazzo furiosi che chiedevano pietà, fra urla demoniache, rubate le vesti, con la pura camicia. La neve scendeva, il Santo Natale 1927 baciava il mio volto lagrimoso disperato consumato da singhiozzi laceranti. Mio figlio, la mia santa, la mia divina creatura dov'è, dov'è ?

Quella lettera era del tutto inutile, anzitutto perché la direzione dell'ospedale aveva l'obbligo di non spedirla (e proprio per questa ragione [...] molti anni più tardi assieme a numerose altre lettere [...] è finita in mano mia. [...] Ma se Mussolini avesse potuto leggerla ci avrebbe trovato qualcosa su cui avrebbe potuto riflettere :

Vedo proprio che nessuno ti ama e dei giorni sento per te una grande pietà [...] Ti circondano visi falsi, obliqui, sei obbligato ad ascoltare continuamente proteste di zelo, di devozione le une più menzognere delle altre [...] Non farti potente della tua posizione [...] Domani potrebbe suonare l'ora dell'espiazione orribile, implacabile ! Gli agenti pubblicitari, i giornalisti no gioveranno più a zero, tutti ti abbandoneranno [...] Non farti delle illusioni fantastiche, i troppi padroni delle situazioni cadranno macchiati di infamie, rimproverati di colpe e delitti [...] Ma tu ? Non mi dicevi un giorno che no si può vivere sulle lacrime degli innocenti ? Che accade ora nel tuo cervello ?

Cio che ti chiedo è poco : mio figlio, e l'uscita immediata da questo putridissimo manicomio, da questo orrendo tubercolosario, dove tu non hai alcun diritto di farmi seppellire [...] la roba mia [...] i miei mobili e tutto l'arredamento personalissimo dell'appartamento di Milano che deve servire per mio figlio...Cessa di far insultare la madre di tuo figlio, almeno epr la pace della tua coscienza, e il fantasma tenebroso che verrà a visitarti ogni notte. [...]

Ascolta Benito il grido della mia coscienza, ci siamo amati, appassionatamente adorati, siamo uniti nel vincolo del sangue, e per te mi dibatto in un mondo di guai, hai spento la mia bella e robusta giovinezza [...] e ti perdono [...] solo perché sei padre di mio figlio...

Non fingere sai ? Sai benissimo che le mie facoltà psichiche sono in perfetto ordine come furono sempre...Dio mio, come avevano ragione quando mi dicevano di lasciarti, che in tuto eri sospetto. Ma tu mi intimavi di tacere con le tue spiegazioni [...] Hai sofferto, lo so, hai pianto, ma poi ti riafferra qualche nuova diavoleria [...]non bisogna attingere dalla menzogna la forza di lottare, tutti gli uomini non sono imbecilli [...] e chissà che un giorno tu pure non finisca lacerato più delle tue vittime. Che il cielo ti salvi dal mercato infame che hanno fatto di noi due innocenti [...] Ah, morire senza poter riabbracciare mio figlio [...] Va' là Duce che sei un povero uomo.

Da *Il figlio segreto del Duce*, Alfredo Pieroni, Garzanti, 2006

OSPEDALE PSICHIATRICO

FOLLIA E SOCIETÀ

Il film offre anche una riflessione sulla relazione fra società e malato di mente, il potere della psichiatria come mezzo di esclusione di un essere giudicato pericoloso per sé e per gli altri, difficilmente gestibile, « ingombrante ». Si giunge così allo stato di privazione di qualsiasi diritto del malato di mente anche all'interno dell'ospedale psichiatrico, prima dell'intervento di Basaglia negli anni '60. Non è un caso che proprio l'internamento in ospedale psichiatrico sia stato scelto per annientare la forte personalità di Ida Dalser e farla sparire dalla società.

Volendo approfondire questo tema, accanto al testo tratto dal libro di Alfredo Pieroni, proposto qui di seguito, e alla riflessione sulle immagini del film *Vincere*, si può

- studiare la canzone *Maria Paola* di Gianna Nannini tratta dall'album *Una Radura*, (cf. dossier)
 - un passo tratto da *Le libere donne di Magliano* di Mario Tobino,
 - le scene tratte da *La meglio gioventù* di Marco Tullio Giordana, consacrate al tema del manicomio,
 - il film di Marco Turco, *C'era una volta la città dei matti*, (con Fabrizio Gifuni, Vittoria Puccini, Michela Cescon, Thomas Trabacchi, Sandra Toffolati. Drammatico, - Italia 2010) che mette in scena appunto la vita di Franco Basaglia e l'opera di trasformazione della psichiatria che compì, un gran numero di scene di questo film sono reperibili su Youtube, nonché interviste con Franco Basaglia :
 - recensioni film <http://www.mymovies.it/film/2010/ceraunavoltalacittadeimatti/>
 - http://www.rai.it/dl/portali/site/articolo/ContentItem-5acb81fc-de6b-4ddf-8dde-85f3919fdd54.html?refresh_ce
 - intervista di FB al Costanzo Schow
- http://www.youtube.com/watch?v=j_7yv5rTiQo&feature=related
dal film « Hai ragione ! »:
- <http://www.youtube.com/watch?v=OcWCT8pJqd8&feature=related>
C'era una volta la città dei matti - 1° parte conferenza stampa - WWW.RBCASTING.COM
conferenza in 8 parti scaricabile su Youtube,
- il brano *Trovarsi davanti a un pazzo*, tratto dall'*Enrico IV* di Luigi Pirandello, pubblicato su *Italia viva*, Ed.Hachette, pagine 268-9

Maria Paola

Arrivó con i capelli blu,
con due nodi al posto delle mani,
l'espressione rattrapita
dalla realtà scucita
e con gli occhi stralunati,
Maria Paola, una scheda in clinica.
E parlava con l'aria,
rincorreva i colori,
era nata una donna esclusa.
Come mai, Maria Paola,
annullata, chiusa, allontanata?
E mi rivedo anch'io,
con le cinghie nei pensieri,
con la gente addosso, inchiodata,
con la carne a brandelli,
per liberarmi,
per liberarmi,
per liberarmi.
"Buona sera, scusi,
cerco Maria Paola,
sa quella ragazza dell'anno
scorso con i capelli blu?"
La rivedo, sul letto rilasciata,
con le mani senza presa,
coi capelli senza blu,
con la mente spappolata
dagli elettro shock.
Mi hanno detto:
"È ancora in cura".
Almeno prima
parlava con l'aria,
rincorreva i colori,
Maria Paola...

Gianna Nannini, *Una Radura*, 1977

Da:

http://www.angolotesti.it/G/testi_canzoni_gianna_nannini_1854/testo_canzone_maria_paola_52711.html

Per ascoltare l'mp3 cf.

<http://www.angolotesti.it/rdr.html?idart=1854&idtes=52711&u=3>

L'ospedale psichiatrico

Mombello⁵ era in quei tempi un enorme ospedale psichiatrico, costruito in mezzo alla campagna con altissime mura per scoraggiare le fughe. Era sudicio, popolato di cimici, scarafaggi e pidocchi, che causavano malattie della pelle. Anche Benito fu colpito dalla scabbia. Certi resoconti compiacenti raccontano che era stato legato al letto come fosse «un agitato». Per un certo periodo, non sapendo di cosa si trattasse, continuava a graffiarsi la faccia devastata dalla scabbia : invece di ricorrere alle cure adatte, per un po' lo legarono al letto. Questi erano i metodi di un ospedale nel quale inservienti e persino infermieri erano assunti non per le loro attitudidini cliniche, ma per la forza dei loro muscoli e per le maniere spicce. Se un paziente si dimostrava realmente agitato, veniva bastonato e rinchiuso nella camicia di forza. Se tutto andava molto bene, gli facevano un'iniezione al braccio attraverso la stoffa del vestito.

Da *Il figlio segreto del Duce*, Alfredo Pieroni, Garzanti, 2006

⁵ Benito Albino Mussolini fu rinchiuso nell'ospedale di Mombello

REGIME

Che cos'è un regime ? Chi è responsabile ?

La definizione che Montesquieu dà della dittatura è proprio quella del governo di un uomo solo, il quale senza né leggi né freni, trascina tutti dietro la sua volontà e i suoi capricci. La parola da sottolineare è quel *tutti*, perché la caratteristica dei regimi non è solo quella di chi – personalmente od oligarchicamente – promulga leggi fatte per sé stesso o per la propria parte, ma impone la sua volontà a una parte più o meno larga della popolazione. La caratteristica del regime, che può avere diversi gradi di potere, è la possibilità indiscussa di imporre la propria volontà persino a chi non se ne renda conto e di mobilitare i mezzi tradizionali del potere esecutivo – polizia, burocrazia, sindaci e prefetti – a seconda dei propri interessi. E questo può accadere sia perché i rappresentanti di quei poteri esecutivi sono persuasi, o succubi, o entusiasti del regime, sia perché sono coscientemente e persino inconscientemente travolti da quel « potere che scende dall'altro verso il basso ».

Non si può dare a persone singole la responsabilità di aver portato a morte i due Dalser. In qualche modo non si potrebbe accusare neppure Mussolini. Sarebbe impensabile che Mussolini avesse telefonato a medici o a ospedali per dare ordini in un senso o nell'altro. Forse, se fosse stato al corrente di tutto, avrebbe potuto intervenire per escludere o fermare certe azioni ; ma sarebbe equivalso ad ammettere una sua responsabilità diretta in quello che stava accadendo. Eppure i parenti non potevano visitare né la Dalser né il figlio, come fanno tutti i familiari. Perché ? Eppure le lettere della Dalser da Pergine non dovevano essere spedite per ordine superiore. Eppure i trasferimenti da un ospedale all'altro non erano quasi mai decisi dai medici ma dalle « autorità ». Eppure i direttori degli ospedali non si consultavano con eminenti clinici ma con Arnaldo Mussolini o con i suoi dipendenti. Eppure il dottore più autorevole finiva sempre con l'essere quel dottor Pianca che non rappresentava la scienza medica ma il « Popolo d'Italia ».

Certo, restano anche nella storia quegli ordini squadristici di Mussolini : « toglimela di torno », « cacciala in galera ». Mussolini era ovviamente imbarazzato e danneggiato dal fatto che si muovessero liberi in Italia una donna che si dichiarava sua moglie legittima, facendo di lui un bigamo, e un figlio che, portando il suo nome e il suo cognome, chiedeva qualche forma di riconoscimento. Fatti indubbiamente imbarazzanti, che forse Mussolini o chi per lui avrebbero potuto tentare di risolvere altrimenti. Forse sarebbe stato possibile. Ma ci pensarono mai ?

Forse è eccessivo e anche di dubbio gusto fare riferimento, come ho fatto all'inizio di questo libro, al Fato,[...]. Sarebbe irresponsabile, oggi, parlare di poteri misteriosi, supremi e ineluttabili in grado di portare a qualsiasi male, anche alla morte, come a quella dei due Dalser. In queste oscure tragedie non c'è stato nessun Fato. C'è stato solo un *fatto* : l'esistenza di un regime politico che non poteva portare a niente di buono.

Da *Il figlio segreto del Duce*, di Alfredo Pieroni, Garzanti, 2006

Ce dossier a été conçu a des fins purement pédagogiques et non commerciales. Les demandes de droits n'ayant pu être faites pour tous les documents intégrés dans le dossier, ceux-ci seraient immédiatement retirés au cas où leurs auteurs en manifesteraient le souhait.